

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.*

(Robert Brasillach à son procès)

## Editorial

Les nombreuses réactions suscitées dans les médias par l'ouvrage d'Alice Kaplan, *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, justifiaient amplement qu'une partie importante de ce Bulletin soit consacré à cette parution pour le moins controversée. C'est aussi pourquoi certaines rubriques, notamment la recension de plusieurs articles et autres ouvrages écrits par nos ARB, trouveront leur place dans nos prochains numéros. La deuxième partie du dossier "Kaplan", prévue dans le Bulletin n° 110, comprendra les envois qui n'ont pu être placés dans cette livraison, notamment certains articles de la presse anglo-saxonne et israélienne, ainsi que les réflexions des intervenants à la soirée-débat du 5 février : Bruno Bardèche, Philippe d'Hugues, Anne-Marie Bouyer et Eric Delcroix.

L'hommage que nous entendions consacrer à Pierre Maugué, notre vice-Président, récemment disparu, victime d'un cancer foudroyant, paraîtra dans le Bulletin n° 110. *Terre & Peuple* vient de son côté de saluer la mémoire de celui qui collabora à la revue dirigée par Pierre Vial. De la même façon, la plume de notre vice-Président s'était manifestée dans d'autres publications, comme *Etudes et Recherches*, *Nouvelle Ecole*, *Vouloir*, *Orientations* ou encore *Eléments*, qui doit lui consacrer un papier signé cette fois par Alain de Benoist, qui nous avait mis en contact voici bien des années. L'ami et complice qu'était devenu Pierre Maugué au fil du temps, avait accepté avec plaisir de remplacer le Professeur Lanavère au sein de notre Conseil de direction, lorsque ce dernier dut en démissionner suite à certaines pressions. Sa collaboration aux *Cahiers des ARB*, fut d'une fidélité à toute épreuve, de même que ses conseils avisés et l'aide qu'il m'apportait, parallèlement à Cécile Dugas, dans le choix et la relecture des textes destinés aux *Cahiers*. Aujourd'hui, c'est le Professeur anglais Peter Tame, de l'Université de Belfast, prix Robert Brasillach en 1980 pour son remarquable *La mystique du fascisme dans l'oeuvre de Robert Brasillach*, auteur de plusieurs autres ouvrages ou articles consacrés au poète de Fresnes, et collaborateur régulier des *Cahiers*, qui reprend le flambeau en acceptant la charge de vice-Président des ARB. Je tiens à l'en remercier ici, ce d'autant plus que cette nomination devrait nous permettre une meilleure ouverture sur la littérature anglophone, laquelle nous offre une abondance de textes et publications du plus grand intérêt, mais trop souvent méconnus du public francophone. Le projet d'un volet anglophone à créer sur notre site internet avait du reste fait l'objet de plusieurs discussions entre votre serviteur et Pierre Maugué ces deux dernières années, attendu que nous voyions là une opportunité exceptionnelle de faire connaître l'Association des Amis de Robert Brasillach à travers le monde, et notamment auprès des jeunes chercheurs et universitaires occupés à étudier la littérature et les courants non-conformistes des années 30. Nous rassemblons actuellement les quelques documents déjà disponibles et les premières pages du chapitre anglophone de notre site [www.brasillach.ch](http://www.brasillach.ch) devraient encore voir le jour dans les mois à venir. Puissent-elles être complétées par beaucoup d'autres avec l'aide de Peter Tame.

P. Junod

## SOMMAIRE

|           |  |
|-----------|--|
| p. 1      | Editorial  |
| pp. 2-20  | Dossier (1ère partie) : <i>Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach</i> par Alice Kaplan :   |
|           | A trop vouloir prouver (P. M. Heu); Deux livres sur Brasillach (A. Brassié, <i>Rivarol</i> ); Du plomb dans la plume (A. de Gaudemar, <i>Libération</i> ); Brasillach face à ses juges (D. Bermond, <i>Lire</i> ); Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach (Panthoal, <i>PAN</i> ); Le Masque et la Plume (émission sur France-Inter); Double vie, double face. Le procès Brasillach retracé par Alice Kaplan (M. Grodant, <i>Le Soir</i> ); J'étais partout (J.-J. Brochier, <i>Le Magazine littéraire</i> ); Le Procès d'un collabo. Brasillach au pied de la lettre (J. Garcin, <i>Le Nouvel Observateur</i> ); Alice Kaplan rouvre le passionnant dossier Brasillach (O. de Lamberterie, <i>Elle</i> ); La Collaboration dans tous ses états (L. Douzou, <i>Le Monde des Livres</i> ); Intelligence avec l'ennemi, le procès Brasillach (A. Perraut, <i>TRA</i> ); Robert Brasillach, un si gentil facho (F. Nourissier, <i>Le Point</i> ); Intelligence avec l'ennemi, le procès de Robert Brasillach ( <i>Le Nouveau Libéral</i> ); Brasillach : question sans réponse (D. Rondeau, <i>L'Express</i> ); Le procès Brasillach (Fr. M., <i>La Libre Belgique</i> ); Les mauvaises couleurs de Brasillach (A. Rollin, <i>Le Canard enchaîné</i> ); Lectures dissidentes (P. Canavan, <i>Terre &amp; Peuple</i> ); Robert Brasillach : les coulisses d'un procès singulier (E. Roussel, <i>Le Figaro</i> ). |
| pp. 21-22 | Echos de Presse  |
| pp. 23-27 | G. Bidault, de Gaulle et l'exécution de R. Brasillach  |
| p. 28     | Service librairie  |

## Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale, CH-1211 Genève 3.  
[brasillach@gve.ch](mailto:brasillach@gve.ch) / [www.brasillach.com](http://www.brasillach.com)

### Conseil de direction

|                   |  |
|-------------------|--|
| Président :       | Philippe JUNOD, Genève   |
| Vice-présidents : | Jean DEVYVER, Bruxelles<br>Peter TAME, Belfast<br>Arnaud CHALLE, Paris |
| Trésorière :      | Nardina MERELLA  |
| Conseillers :     | Anne-Marie BOUYER<br>Anne BRASSIE<br>Cécile DUGAS<br>Pierre MONNIER    |

### Cotisations : CHF 50.- / 34 □

A doubler pour recevoir un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Versements :** ARB, ccp n° 12-5735-6 Genève

- **France** (uniquement) : Chèque à l'ordre des ARB, à adresser aux ARB, c.p. 3763, CH 1211 Genève 3.

- **Belgique** (uniquement) : Versement à l'ordre de Jean Devyver, 196 avenue de Messidor, 1180 Bruxelles, ccp n° 000-0770610-42 Bruxelles.

INTELLIGENCE AVEC  
L'ENNEMI.  
LE PROCÈS BRASILLACH

Alice KAPLAN. Ed. Gallimard, 2001, Paris, 296 pages. Traduit de l'anglais par Bruno Poncharal, Edition originale : University of Chicago, 2000. FRF 147.59



Robert Brasillach est le seul écrivain notoire qui, pour avoir collaboré avec les nazis, a été fusillé. L'enquête sur son cas se lit comme un roman, riche en personnages hauts en couleur. Brasillach fait partie de l'élite intellectuelle formée par l'École normale supérieure. Il est bientôt fasciné par l'Allemagne nazie, sa violence, sa théâtralité. Il va diriger *Je suis partout*, hebdomadaire féroce antisémite, pro-nazi, dénonciateur de Juifs et de résistants. Mais on ne le jugera pas pour ses opinions. On le condamnera pour trahison. En janvier 1945, si Paris est libéré, la guerre n'est pas finie. C'est dans ce climat tendu que s'ouvre le procès Brasillach. Comme une pièce de théâtre, trois vedettes s'affrontent : Robert Brasillach, le procureur Reboul et l'avocat Jacques Isorni. Alice Kaplan raconte aussi, parce que c'est très

## Quand Alice Kaplan revisite le procès Brasillach

L'ouvrage d'Alice Kaplan, sorti l'an dernier aux Etats-Unis sous le titre *The Collaborator*, est paru en octobre 2001 en français chez Gallimard. Ce numéro du *Bulletin* se penche sur cette publication, dont ni la rigueur universitaire ni l'honnêteté intellectuelle la plus élémentaire ne sont les vertus cardinales, mais qui aborde cependant certains aspects peu connus du procès, comme celui ayant trait à la composition du jury qui prononça la condamnation à mort ou à la personnalité des principaux intervenants au procès, comme Jacques Isorni ou le Procureur Reboul. Malheureusement, les conclusions hautement spéculatives de l'auteur ainsi que les nombreuses inexactitudes voire omissions factuelles ne sont, là encore, pas à mettre au crédit de cette étude avant tout dominée par un a priori partisan et une méchanceté foncière à l'égard du poète de Fresnes. L'occasion pour nous, tout de même, de revenir sur ce sujet, avant un numéro spécial des *Cahiers* qui sera consacré au procès Brasillach pour le 60<sup>e</sup> anniversaire de l'exécution de l'écrivain, en 2005. Encore un peu de patience ! Voici pour commencer les réflexions que nous envoie un de nos ARB, suivies des articles de presse recensés, sans le moindre esprit de censure, ainsi que de la retranscription de l'émission de France-Inter *Le Masque et la Plume*. Le numéro 110 du *Bulletin* comportera un compte-rendu du débat consacré à l'étude de Kaplan lors de notre dîner parisien du 5 février 2002, animé par votre Président, Philippe d'Hugues, Bruno Bardèche, Eric Delcroix, Anne Brassié et Anne-Marie Bouyer. Cette dernière se livrera, dans le même numéro, à une étude comparative de certaines citations de Kaplan, par un retour scrupuleux aux sources, rétablissant des faits déformés, omis ou simplement sortis de leur contexte par celle qui n'hésite pas, de son côté, à traiter Maurice Bardèche de "faussaire" tout en avouant avoir volontairement écarté du champ de ses investigations les archives de la famille Bardèche... Une famille que Kaplan a rencontrée il y a une vingtaine d'années et qu'elle traitera d'infréquentable dans une revue américaine, parce que trop "sympathique" !

### A trop vouloir prouver...

A la lecture des nombreux articles suscités par la parution d'*Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*<sup>1</sup>, il est assez difficile de comprendre ce que le livre de l'universitaire américaine Alice Kaplan apporte de neuf et, par conséquent, pourquoi il a été l'objet d'une telle publicité. On en viendrait presque à mettre cette dernière sur le compte d'une obsession pour la période de la Seconde Guerre mondiale en France, sinon à la fascination / répulsion pour le personnage du Collaborateur. En revanche, on a rapidement pu constater qu'il a surtout donné l'occasion aux journalistes et chroniqueurs de reproduire certains extraits de textes de Robert Brasillach, afin de bien convaincre le lecteur qu'ils furent plus épouvantables les uns que les autres. La palme revient à André Rollin, dont l'article, publié dans *Le Canard enchaîné* du 7 novembre 2001, prend la forme d'un montage de citations se terminant par « Ainsi était Brasillach... » et justifiant par là même une conclusion énoncée dès le début de l'article : « Coupable donc, et terriblement. Alice Kaplan le fusille par ses recherches, son travail, sa démonstration. » Citer pour montrer l'horreur des écrits de Robert Brasillach, qui, en effet, suscitent dans

bien des cas la stupeur et dans certains l'effroi, le procédé n'a rien de répréhensible en soi. Rien de tel, en effet, que de se référer aux textes mêmes pour en mesurer la portée. Encore conviendrait-il de prendre garde à la façon dont les citations sont choisies, calibrées, annoncées, en un mot comme en cent, agencées.

Attachons-nous plus particulièrement à la phrase le plus souvent citée de Robert Brasillach pour fustiger son antisémitisme. Elle provient d'un article intitulé « *Les Sept Internationales contre la patrie* », paru dans *Je suis partout* le 25 septembre 1942. Beaucoup l'ont trouvée si scandaleuse qu'il leur suffit de citer celle-ci pour souligner l'horreur présumée de toutes les autres. C'est tout particulièrement le cas de Daniel Rondeau et de Jean-Jacques Brochier. Le premier écrit dans sa chronique de *L'Express*<sup>2</sup> :

« Le procureur n'a pas à se fatiguer pour exhiber quelques perles de venin. Citons la plus connue, la plus terrible aussi : " *Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits.* " L'histoire de ce procès nous rappelle qu'il y a des mots qui tuent. »

Le second n'est pas en reste :

« A côté de procès de journalistes de la collaboration [...] -dont le seul souci était de

dénoncer leurs petits copains, et de leur attribuer les échos dénonciateurs non signés-Brasillach avait une autre allure. Même si ce qu'il avait écrit était immonde. On se souvient de : " *il faut se débarrasser des juifs en bloc. Et ne pas garder les petits.* " Il y en eut tant d'autres, du même tonneau. »<sup>3</sup>

Laurent Douzou a quant à lui choisi de finir son papier du « *Monde des livres* »<sup>4</sup> par les quelques mots les plus à même de choquer le lecteur. Aussi écrit-il qu'« au lendemain des grandes rafles de l'été 1942, Brasillach proclama la nécessité de " *se séparer des juifs en bloc et de ne pas garder les petits.* " »

Il n'est pas étonnant que ce bout de phrase ait particulièrement retenu l'attention des journalistes (Jérôme Garcin, Antoine de Gaudemar et Lucette Finas peuvent également être cités)<sup>5</sup> puisque Alice Kaplan y voit « sans doute la plus grave de toute la carrière de polémiste de Brasillach »<sup>6</sup>. Alice Kaplan la cite ainsi :

« Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits. »

Et il est remarquable qu'aucun des journalistes sus-mentionnés n'aient pris la peine de retourner au texte d'origine afin de replacer cet extrait dans son contexte.<sup>7</sup>

Pour le cinquantenaire de l'exécution de Robert Brasillach, *Le Monde* avait déjà cité cette phrase particulièrement choquante. Mais, alors que Laurent Douzou, se fiant, tout comme ses confrères, à la version d'Alice Kaplan, ne cite qu'un membre de phrase, Jean-Marc Théolleyre la complétait et y adjoignait la phrase précédente. Ce qui donnait :

« L'archevêque de Toulouse proteste contre les mesures prises envers les juifs<sup>8</sup> apatrides en zone occupée<sup>9</sup> et accuse le gouvernement du maréchal<sup>10</sup> de suivre des inspirations étrangères<sup>11</sup>. Il parle de brutalités et de séparations que nous sommes tout<sup>12</sup> prêts à ne pas approuver car il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder les petits.<sup>13</sup> »

Point final, aurait-il pu écrire. Car la ponctuation importe, ici plus encore qu'ailleurs, au plus haut point. En allant encore plus loin que ce qui relevait déjà d'un "montage cut" effectué par Jean-Marc Théolleyre, Laurent Douzou a-t-il voulu donner une fois de plus raison à Robert Brasillach ? Lors de son procès, celui-ci déclara :

« Pendant quatre ans, j'ai fait un article par semaine au moins. Cela représente 5 pages d'imprimé, et cela ferait un volume de

1.000 à 1.200 pages. On prend les phrases évidemment les plus violentes et les plus percutantes, celles que rien n'explique parce qu'on a supprimé tout ce qui pourrait les expliquer et on dit : jugez là-dessus.<sup>14</sup> »

Or, la phrase écrite par Robert Brasillach dans *Je suis partout* était la suivante :

« Il parle de brutalités et de séparations que nous sommes tous prêts à ne pas approuver, car il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits, l'humanité est ici d'accord avec la sagesse : mais il oublie de dire que ces brutalités sont le fait de policiers PROVOCATEURS qui veulent apitoyer les pauvres idiots d'aryens. »

Ainsi cette phrase a-t-elle été tronquée au moins à deux reprises dans *Le Monde*, plus ou moins selon les besoins. Pour faire bonne mesure, d'autres journaux choisissent d'en rajouter, tel *Le Canard* qui se déchaîne en la faisant immédiatement précéder, dans une même citation, par une phrase qui ne figure pas dans l'article sur *Les Sept Internationales*, ce qui donne : « Il faut traiter le problème juif sans aucun sentimentalisme; il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder les petits », André Rollin se gardant bien sûr, pour rester malgré tout cohérent dans le tripoutillage, de citer la suite de la phrase où Robert Brasillach parle de l'« humanité » qu'il y aurait à ne pas séparer les enfants de leurs parents.

Pourtant, la lecture tendancieuse que l'on peut faire de cette phrase de Robert Brasillach en la tronquant a déjà été démontée, depuis bien longtemps, et à plusieurs reprises, notamment par la sœur de l'écrivain, mais pas seulement; dans la presse d'extrême-droite, mais pas seulement. Car c'est loin d'être la première fois qu'elle sert. L'historien Pascal Ory en a par exemple fait un usage similaire à au moins deux reprises, notamment dans *Les collaborateurs. 1940-1945*<sup>15</sup>. Or, Cécile Dugas, dans les *Cahiers des Amis de Robert Brasillach*<sup>16</sup>, a minutieusement recensé « les erreurs de Pascal Ory », la plupart bénignes à nos yeux, exceptée justement la citation tronquée de la phrase sur les familles juives<sup>17</sup>. Mais allez donc faire admettre à des journalistes, et même à des historiens, que, pour parler de Robert Brasillach, comme de tout autre écrivain, il faut AUSSI connaître *Les Cahiers des Amis de... Robert Brasillach* en l'occurrence...

Citer l'ouvrage de référence de Pascal Ory sur les Collaborateurs nous paraît important dans la mesure où il a

éclairant, l'histoire personnelle et parfois le roman familial du procureur Reboul, d'Isorni, des jurés et même de quelques journalistes. Elle a eu accès au dossier de recours en grâce soumis au général de Gaulle. Elle rapporte les cas de conscience, les acceptations et les refus des célébrités à qui l'on a demandé de signer en faveur du condamné. Pourquoi Camus a signé et Simone de Beauvoir a refusé. On découvre comment la mort de Brasillach va peser sur le destin de tous les personnages qui ont été mêlés à son procès. Et comment elle a continué à alimenter les débats intellectuels sur la responsabilité de l'écrivain.

Alice Kaplan a créé un Centre d'études françaises et francophones à Duke University, où elle est professeur d'études romanes et de littérature. Elle est l'auteur de plusieurs essais sur la France contemporaine, dont *Reproductions of Banality: Fascism, Literature, and French Intellectual Life; Sources et citations dans "Bagatelles pour un massacre"; French Lessons*. *Intelligence avec l'ennemi* a obtenu le prix du *Los Angeles Times*, dans la catégorie Histoire. (4<sup>e</sup> de couverture et *Le Bulletin Gallimard* n° 440, oct. - déc. 2001)



probablement constitué la source utilisée par beaucoup des folliculaires qui ont repris cette phrase, en la déformant souvent encore un peu plus, quand ils ne l'ont pas carrément réécrite pour les besoins de la cause. C'est ainsi que Bertrand Poirot-Delpech, tout à sa volonté de montrer que le régime de Vichy avait de son propre chef adopté des mesures antisémites, avec l'encouragement des Collaborateurs, écrivit dans sa *Lettre d'un enfant juif tué par Vichy* publiée au moment du procès Papon<sup>20</sup> :

« C'est Pétain qui nomme des commissaires aux questions juives, de son plein gré et en connaissant leur haine hystérique. C'est Laval qui recommande à la police française (4 juillet 1942) d'embarquer aussi les enfants lors des rafles. "N'oubliez pas les petits !", insistera Brasillach.<sup>21</sup> »

A ce compte là, on pourrait tordre le bâton dans l'autre sens, en prétendant par exemple que Robert Brasillach déclara, dans un numéro de *Je suis partout* sur « la Question Juive<sup>22</sup> », qu'il fallait « empêcher les réactions toujours imprévisibles de l'antisémitisme » et prévenir l'organisation de tout pogrom, car : « Nous ne voulons tuer personne ». Le lecteur désireux de savoir ce qu'il en est exactement est prié de me croire sur parole ou de se reporter à l'original.

Soit, nous rétorquera-t-on, mais, après tout, qu'importe ce qu'écrivirent les prédécesseurs d'Alice Kaplan et ce que les journalistes ont retenu de son livre, l'essentiel est bien le contenu de ce dernier, qui présente toutes les apparences du plus grand sérieux. Passons sur le fait que beaucoup de lecteurs de comptes rendus manqueront, hélas, sans doute de temps ou de volonté pour se reporter au livre, l'image de Robert Brasillach dans l'opinion demeurant vraisemblablement davantage modelée par les premiers que par le second. Et voyons comment Alice Kaplan traite la phrase la plus fameuse de Robert Brasillach.

D'emblée, la préface d'*Intelligence avec l'ennemi* nous rassure, notamment ces deux passages qu'il nous faut citer intégralement parce qu'ils nous paraissent constituer des modèles de déclaration d'intention (p.15) :

« Je me réfère souvent aux publications originales des années trente et quarante des ouvrages de Brasillach, plutôt qu'à ses *Œuvres complètes* éditées par Bardèche dans les années soixante. J'expose et je mets côte à côte les écrits originaux de l'écrivain et ceux qui ont été présentés comme « complets », afin de faire apparaître les passages qui ont été coupés ou déformés.

J'espère ainsi attirer l'attention non seulement sur un cas flagrant de manipulation idéologique, mais aussi fournir un modèle d'analyse du fonctionnement du révisionnisme touchant une figure littéraire. »

et (p. 16) :

« Parallèlement à ma quête des informations manquantes concernant le procès et à mes efforts pour le replacer dans le contexte de l'époque, j'ai porté, tout au long de ce livre, une attention particulière aux textes de l'écrivain et à la manière dont ils ont été remodelés ou présentés sous un faux jour afin que l'histoire, pour des raisons politiques, puisse être réécrite. »

Notons cependant dès à présent qu'Alice Kaplan ajoute bizarrement ceci :

« J'ai travaillé avec un sentiment d'urgence, consciente que j'étais du fait que bientôt il n'y aurait plus de lecteurs vivants susceptibles de se rappeler la violence des articles de Brasillach dans *Je suis partout*. »

Loin de moi l'idée de vouloir faire dire à Alice Kaplan ce qu'elle n'a pas écrit, d'autant que je ne l'ai lue qu'en traduction<sup>23</sup> : il semble aller de soi qu'elle évoque, rituellement serait-on tenté d'écrire, tant c'est presque devenu une figure imposée, la disparition prochaine des témoins pour justifier un travail d'histoire devant suppléer une mémoire par nature appelée à s'estomper et à se déformer. Toutefois, sa phrase ou mon esprit étant mal tourné, je n'ai pu m'empêcher d'y lire également autre chose : Alice Kaplan ne penserait-elle pas, même sans (se) le formuler explicitement, qu'ayant fait l'effort de revenir aux textes originaux pour les présenter aux lecteurs et, en quelque sorte, pour les léguer à la postérité, c'est désormais par le truchement de son livre qu'ils seront connus et qu'ils échapperont ainsi à l'inéluctable oubli dont elle les aurait *in extremis* tirés ? Or, qu'est-ce qui empêche, et empêchera, quelqu'un qui n'était pas né à l'époque où furent écrits les articles de Robert Brasillach de les lire aujourd'hui ? Car autant Alice Kaplan, elle-même née après-guerre, fait grand cas des documents et témoignages inédits qu'elles a pu consulter ou recueillir, autant l'accès à la collection complète de *Je suis partout*, dûment conservée et microfilmée, est aisée. De plus, pour ne prendre que l'exemple « des juifs en bloc » et des enfants à « ne pas garder », l'édition des *Œuvres complètes* due à Maurice Bardèche, qui ne présenterait selon Alice Kaplan qu'« une version expurgée de ce que [Robert Brasillach] a réellement

écrit »<sup>24</sup> dans *Je suis partout*, n'est pas aussi fautive que le prétend Alice Kaplan, l'article du 25 septembre 1942 y étant fidèlement reproduit, à tout le moins sur ce point.<sup>25</sup>

La citation tronquée de la phrase de Robert Brasillach par Alice Kaplan est suivie de tout un développement passablement emberlificoté, visant à démontrer qu'il savait ce qui attendait les Juifs victimes de rafles, et se terminant sur cette considération qui constitue une avancée ô combien précieuse pour la science historique : « Il se peut très bien que Brasillach ait vu passer les bus remplis d'hommes et de femmes hébétés, se dirigeant vers le vélodrome couvert aux petites heures du 16 et du 17 juillet [1942]. » (p.100). Les arguments d'Alice Kaplan ne m'ayant sur ce point pas convaincu, j'ignore pour ma part non seulement ce que Robert Brasillach savait réellement (ce que nous ne pourrions sans doute jamais déterminer exactement)<sup>26</sup>, non seulement ce qu'il pouvait savoir sur la destinée des Juifs, mais aussi ce qu'il pouvait alors en concevoir, pour reprendre une interrogation similaire de Raymond Aron.<sup>27</sup> Aussi suis-je obligé de lui accorder le bénéfice du doute, sur le point de savoir ce qu'il savait, je le répète, et pour le moment précis, en septembre 1942, où paraît le texte incriminé.

Ajoutons que nous avons été quelque peu imprécis en écrivant qu'Alice Kaplan entendait démontrer que Robert Brasillach connaissait le sort réservé aux victimes de rafles. Elle cherche plutôt à montrer qu'il savait, lors de la préparation de sa défense fin 1944, ce qu'il était advenu des Juifs. Il est assez difficile de comprendre pourquoi cette question, certes intéressante, prend le pas sur celle, certes plus classique et sans doute insoluble, qui consiste à se demander ce que tel ou tel savait avant la libération des camps. Il est toutefois à noter qu'Alice Kaplan ne se soucie guère de comparer ce que Robert Brasillach savait en septembre 1942, au moment où il écrivit sur les enfants juifs, avec ce qu'il savait fin 1944, avant son procès. C'est bien sur ce qu'il écrivit en ces deux occasions qu'elle insiste. Or, autant nous l'avons vu, elle cite avec beaucoup de parcimonie le texte de 1942, autant elle cite copieusement non pas un mais deux textes de fin 1944, ne craignant pas la redondance entre les pages 100 et 101. Le but principal d'Alice Kaplan apparaît dès lors clairement : il s'agit de montrer que Robert Brasillach chercha à se justifier *a posteriori* en minimisant l'impact de ses écrits passés<sup>28</sup>, notamment en modifiant le sens d'une phrase

dont Alice Kaplan nous certifie qu'elle hantait alors ses nuits :

« Comme beaucoup de Français de tous les bords, y compris Gide et Giraudoux, j'ai manifesté mon désir de voir réduire l'importance des éléments étrangers, en particulier des Juifs et cela bien longtemps avant la guerre, mais je n'ai jamais demandé aucune persécution brutale contre eux, j'ai parlé beaucoup moins de la question juive sous l'Occupation qu'avant, et même écrit qu'on devait arriver à une solution humaine du problème.<sup>29</sup> »

Alice Kaplan y revient dans son évocation de l'interrogatoire de Robert Brasillach par le président du tribunal :

« Quant à son antisémitisme, poursuivit [Robert Brasillach], il avait été présent bien avant que n'éclate la guerre, et il faisait partie d'une tradition française profondément enracinée, revendiquée par des écrivains comme Giraudoux et les frères Tharaud. »

« Je n'ai jamais approuvé aucune espèce de violence collective, ajouta-t-il, je n'ai jamais approuvé que l'on séparât, par exemple, les familles, que l'on séparât les femmes des enfants. »

Reboul, qui connaissait l'article de *Je suis partout* par cœur, était outré. Pourquoi est-ce que Vidal n'était pas intervenu à ce moment-là pour dénoncer cette supercherie ?

Alors que sur le sujet de la tradition, on ne pouvait pas nier la part de vérité dans ce qu'avait affirmé Brasillach. L'antisémitisme représentait un courant fort en France, au moins depuis l'affaire Dreyfus.

Alors qu'Alice Kaplan reconnaît qu'il arrivait à Robert Brasillach de ne pas distordre la vérité, pourquoi ne saisit-elle pas cette occasion pour citer plus longuement le texte de *Je suis partout* qu'à défaut de connaître par cœur, elle a lu attentivement (du moins peut-on le supposer) ? Le terme d'« humanité », relatif à la nécessité de ne pas séparer femmes et enfants juifs, était bel et bien présent dans la phrase de 1942. Mais bien entendu pas dans celle concoctée par Alice Kaplan<sup>31</sup>. Tout lecteur qui s'en tiendrait à la version de cette dernière ne pourrait donc que s'offusquer que Robert Brasillach se soit ainsi foutu du monde en prétendant avoir pris en compte la dimension « humaine » du problème. Aussi, quand une universitaire atteint ce niveau de rigueur, un journaliste peut-il ne pas éprouver le moindre scrupule à tourner en ridicule Anne Brassié qui « tenait pour une preuve d'humanisme irrefutable l'éditorial de *Je suis partout* dans lequel, en 1942, Brasillach plaidait pour

l'arrestation, sans distinction, des familles juives : "Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits". »<sup>32</sup>.

Tout le parcours d'Alice Kaplan serait à refaire pas à pas pour étudier si d'autres cas de manipulation discréditent l'ensemble de l'ouvrage, mais, à tout le moins, s'agissant d'une phrase qu'elle considère comme « la plus grave de toute la carrière de polémiste de Brasillach »<sup>33</sup>, il eût été opportun de se montrer le moins suspect possible de parti pris. Car, autant nous ne pouvons parler de « flagrant délit », tant la manœuvre est habile et passe sans aucun doute inaperçue pour ceux qui n'ont pas déjà eu l'occasion de se pencher sur la question, autant est grand le risque que, d'un procès bâclé, l'accusé sorte grandi<sup>34</sup>. Car, à trop vouloir solliciter les textes, on risque fort de laisser paraître que l'on entend surtout démontrer pour dénoncer, à défaut de montrer pour expliquer.

Entendons-nous bien. La question que nous souhaitons poser ici n'est pas : pourquoi s'acharnent contre ce pauvre Robert Brasillach qui n'écrivit jamais rien de bien pendable ? Mais : pourquoi donc délibérément isoler un membre de phrase de ce qui l'entoure pour le rendre plus choquant ? Les écrits de Robert Brasillach ne sont-ils pas suffisamment éloquents ? D'où vient le besoin d'en rajouter, en l'occurrence d'en retrancher (ce qui est certes plus subtil, mais n'en est pas moins une manipulation de la pensée de Robert Brasillach), en un mot de déformer ? Car « le salut de la vérité tient à ces petits riens », comme l'écrivit très justement Bertrand Poirot-Delpech<sup>35</sup>, après lui avoir gaillardement tordu le cou en ce qui concerne Robert Brasillach.

(Pascal Manuel HEU)

NOTES :

1. Gallimard, octobre 2001.
2. Alice Kaplan signale d'ailleurs, dès sa préface, « l'excellent ouvrage de Michel Laval *Brasillach ou la trahison du clerc* » (p.11) et, en page 294 (note 1), une « synthèse très éclairante sur la question de la culpabilité de Brasillach » due à Michel Winock (« Fallait-il fusiller Brasillach ? », *L'Histoire*, n°179, juillet-août 1994, p.62-68).
3. Un hebdomadaire a été jusqu'à en assurer la réclame avant même sa sortie (le 10 octobre 2001) par un article de deux pages signé François Nourissier, très laudateur à l'égard de « Mme Kaplan », et par la reproduction d'extraits du livre (« Robert Brasillach, un "gentil" facho », *Le Point*, n°1516, 5 octobre 2001, p.114-116).

4. « Brasillach : questions sans réponse », *L'Express*, n°2623, 11 octobre 2001, p.74.

5. « J'étais partout », *Magazine littéraire*, n°404, décembre 2001, p.6.

6. « La collaboration dans tous ses états », *Le Monde*, 2 novembre 2001, p.1.

7. Jérôme Garcin, « Le procès d'un collabo : Brasillach au pied de la lettre », *Le Nouvel Observateur*, n°1929, 25-31 octobre 2001, p.132-134 ; Antoine de Gaudemar, « Du plomb dans la plume », *Libération*, 1er novembre 2001, p.VII ; Lucette Finas, « Le procès Brasillach », *Quinzaine littéraire*, n°819, 16-30 novembre 2001, p.21-22.

On notera que deux des titres choisis reflètent assez bien l'opinion véhiculée par la plupart des comptes rendus : Alice Kaplan opérerait un retour à la lettre même des écrits de Robert Brasillach, lesquels le condamneraient car ses mots auraient contribué à tuer aussi sûrement que des armes à feu.

8. *Intelligence avec l'ennemi*, p.98.

9. Rien d'étonnant à cela en fin de compte puisque, après lecture du livre d'Alice Kaplan, la relecture des articles publiés à l'occasion de sa parution nous amène à considérer qu'ils constituent pour l'essentiel des fiches de lecture, empreintes de psittacisme et dépourvues d'esprit critique, plutôt que de véritables comptes rendus, qui nécessiteraient un tout autre travail (notamment de vérification) et un bien plus grand recul vis-à-vis de leur objet. L'exemple le plus caricatural nous a été donné par l'article de Lucette Finas, d'une abyssale indigence.

Faut-il pour autant regretter que nos « critiques » français n'aient pas pris plus de distance vis-à-vis de l'historienne américaine ? On peut d'une certaine façon le penser, car cela nous aurait sans doute valu encore plus de savoureuses sentences et déductions faciles. Jean-Jacques Brochier s'est en ce sens tout particulièrement distingué. Ainsi justifie-t-il la prise en otage de la mère de Robert Brasillach pour l'obliger à se rendre par le fait que « la Gestapo et la Milice avaient fait bien pire ». Autre exemple : « Assez éloigné de nos vieilles rancunes, l'auteur est américaine, pour avoir la distance qu'il faut. », Jean-Jacques Brochier omettant de préciser qu'Alice Kaplan se sent aussi concernée par l'affaire que bien des Français, parce que juive et fille de l'un des procureurs du Tribunal de Nuremberg.

10. Écrit avec une majuscule dans le texte original, comme il sied pour une personne de tel ou tel peuple.

11. Robert Brasillach évoquait bien sûr la zone non occupée, ce qui est un peu plus cohérent avec la suite de la phrase.

12. Écrit avec une majuscule dans le texte original.

13. La phrase se termine par un point d'exclamation dans le texte original.

CAHIERS DES AMIS DE  
ROBERT BRASILLACH

N° 44/45 (1999-2000)

Le sang d'un poète

## SOMMAIRE

**Editorial** par Philippe Junod  
**Avant-propos** par Dominique Gallargues  
**Brasillach, le sang d'un poète**  
 par Pierre Maugué  
**Une vie, une oeuvre...** par Pierre Pellissier  
**"Mon père, ce héros..."** par M.-L. Parker  
**La leçon de Robert Brasillach**  
 par René Pellegrin  
**Il faut aimer le bonheur avant tout; les romans de Robert Brasillach** par A. Brassié  
**Les Sept Couleurs** par D. Marineau  
**D'une Espagne, l'autre; Les Espagnes dans l'oeuvre de Robert Brasillach**  
 conférence de Séverine Souville  
**Prix Robert Brasillach 1998.** Compte rendu du mémoire de maîtrise de S. Souville par Cécile Dugas  
**José Antonio Primo de Rivera**  
 par Robert Brasillach  
**Les Cadets de l'Alcazar** par A. Blanchet  
**La première histoire de la guerre d'Espagne** par Thierry Maulnier  
**Histoire de la guerre d'Espagne** par R. Brasillach et M. Bardèche par Brasillach  
**Robert Brasillach et son Anthologie de la poésie grecque** par Alain Lanavère  
**Les "Poèmes" de Brasillach** par G. Laffly  
**Robert Brasillach et les arts plastiques; un écrivain "de plein pied avec toutes les formes de la beauté"** par Cécile Dugas, suivi d'un cahier iconographique  
**Robert Brasillach et Roger Vailland - "La boucle est bouclée" - un même destin ?**  
 conférence de Peter Tame  
**Brasillach et le Cinéma** par Ph. d'Hugues  
**Articles de Robert Brasillach sur le cinéma et le théâtre parus dans la Revue Universelle** (1933 - 1939)  
**Brasillach et La Chronique de Paris**  
 par Louis Védriès  
**Robert Brasillach : Présence à Dieu, présence de Dieu** par Willy-Paul Romain  
**Robert Brasillach, journaliste fraternel**  
 par Anne-Marie Bouyer  
**De Je suis partout à Rivarol, héritage et différences** conférence de Camille Galic  
**Les enfants juifs, Brasillach et Mgr Saliège** par Suzanne Bardèche  
**Moati invente : "Tuez-les, tuez-les tous"**  
 par Jean Madiran  
**"Robert Brasillach anglophone" : une contradiction dans les termes ?**  
 par Peter Tame  
**Romancier français condamné à mort**  
 (New York Times, 20 janvier 1945)  
**Brasillach est exécuté**  
 (New York Times, 7 février 1945)  
 traductions de Marie-Luce Parker  
**Bibliographie de Robert Brasillach**  
 par Alain de Benoist  
**Documents inédits : quatre lettres de Robert Brasillach à sa mère, à Suzanne et à Maurice Bardèche**

14. Ici, l'erreur dans la citation ne relève pas du simple détail. En substituant « tout » à « tous », le sens est considérablement altéré. Dans un cas, « tous prêts » implique l'unanimité et par conséquent l'évidence, ce qui équivaut à « tout à fait prêts à ne pas approuver » les brutalités et les séparations que rapporte l'archevêque de Toulouse, « si elles étaient exactes », c'est-à-dire avérées, comme l'écrit par la suite Robert Brasillach. Dans l'autre, « tout prêts » implique une restriction et équivaut à « presque prêts » à ne pas approuver, mais pas tout à fait, c'est-à-dire sinon à une approbation, du moins à une mise au second plan du problème.

15. « L'exécution de Robert Brasillach », *Le Monde*, 5-6 février 1995, p.12.

16. Interrogatoire, *Le procès de Robert Brasillach* (19 janvier 1945), Jacques Isorni, Paris, Flammarion, p.66-67.

17. Ed. du Seuil, 1976, p.120. Voir également l'article de Pascal Ory intitulé « La mort de Brasillach », paru dans *L'Histoire* (n°20, février 1980, p.83), qui cite pratiquement de la même façon la phrase de Robert Brasillach (en particulier en appuyant sur le fait « qu'en un mot "il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits"... Les "petits", c'est-à-dire les enfants... » dans un cas, dans l'autre « qu'il s'agit bien entendu des enfants » dont parle Robert Brasillach). En revanche, elle est citée in extenso dans l'anthologie de Pascal Ory, *La France allemande (1933-1945. Paroles françaises* (Gallimard / Julliard, "Archives", 1977 ; "folio Histoire", 1995, p.105-106).

18. N°23, printemps 1978, p.68-74 (p.70-71 en ce qui concerne la citation en question).

19. Ce passage du livre de Pascal Ory est resté inchangé lors de sa réédition dans la collection "Points Histoire" en 1980 (p.120).

20. *Le Monde*, 22 avril 1992, p.12.

21. *Le Monde* publia une réponse de Suzanne Bardèche dans son édition du 22 mai 1992, p.22. L'année précédente, Suzanne Bardèche avait déjà écrit une remarquable lettre de mise au point sur la question, publiée dans *Rivarol* (n°2054, 19 avril 1991) et reprise récemment par les *Cahiers des Amis de Robert Brasillach* (n°44/45, 1999-2000, p.318-319). Il s'agissait cette fois-ci de réagir à l'emploi habituel de la phrase tronquée de Robert Brasillach par Bernard-Henri Lévy dans son film *Les aventures de la liberté*.

22. 15 avril 1938.

23. Quoique, devant nécessairement très bien maîtriser le français, Alice Kaplan a sans aucun doute très attentivement relu le texte de son traducteur Bruno Poncharell.

24. *Intelligence avec l'ennemi*, p.53.

25. Une autre phrase est en revanche passablement édulcorée dans la version présentée par Maurice Bardèche (*Œuvres complètes*, tome XII, p.479-482). Il fait écrire à Robert Brasillach : « Pourquoi [l'archevêque de

Toulouse] a-t-il, comme tant de ses congénères, vénéré Léon Blum ? » (p.481), alors qu'il était question dans *Je suis partout* du « prépuce en conserve » dudit Léon Blum. Ainsi donc Maurice Bardèche, de la même façon qu'Alice Kaplan, quoique dans un but diamétralement opposé, a-t-il bien eu le souci de gommer certains passages qu'il considèrerait sans doute comme les plus à même de susciter l'indignation. On peut raisonnablement en déduire que, telle qu'elle a été écrite par Robert Brasillach, la phrase incriminée sur les enfants juifs ne lui a pas paru la plus susceptible de ternir son image.

26. Il est cependant une question subsidiaire qui me semble également devoir être posée : si Robert Brasillach savait que les Juifs déportés étaient voués à l'extermination, et, qui plus est, s'il le désirait, pourquoi aurait-il été prêt à ne pas approuver que l'on séparât les enfants de leurs mères ? Quelle différence cela pouvait-il bien faire dès lors que tous devaient périr ?

27. « Un doute encore aujourd'hui me hante. Le génocide, qu'en savions-nous à Londres ? Les journaux anglais l'ont-ils évoqué ? S'ils l'ont fait, était-ce hypothèse ou affirmation ? Au niveau de la conscience claire, ma perception était à peu près la suivante : les camps de concentration étaient cruels, dirigés par des gardes-chiourme recrutés non parmi les politiques mais parmi les criminels de droit commun ; la mortalité y était forte, mais les chambres à gaz, l'assassinat industriel d'êtres humains, non, je l'avoue, je ne les ai pas imaginés et, parce que je ne pouvais les imaginer, je ne les ai pas sus. » (Mémoires, Julliard, "Presses Pocket", 1983, tome I, p.242).

28. « Cette Lettre à un soldat de la classe 60 est pleine d'arguments a posteriori et de dénis », *Intelligence avec l'ennemi*, p.101.

29. Robert Brasillach cité par Alice Kaplan, p.100.

30. *Intelligence avec l'ennemi*, p.172.

31. Dans l'évocation du passage du réquisitoire relatif au point qui nous occupe ici, ou plutôt dans sa reprise quasiment à l'identique (*Intelligence avec l'ennemi*, p.180-181), Alice Kaplan souligne que Marcel Reboul « isola deux des pires citations antisémites de l'écrivain » (« Il faut traiter le problème juif sans aucun sentimentalisme » et « Il faut se séparer des Juifs en bloc en bloc et ne pas garder de petits »), comme elle le fait elle-même. Toutefois, elle rappelle également que Marcel Reboul prit soin de discuter la suite de l'article, qui montrerait que Robert Brasillach ne pouvait « soutenir l'argument de [sa] pitié » à l'égard des familles juives. Dans l'un et l'autre des réquisitoires (celui du commissaire du gouvernement, celui de l'universitaire), les mots d'« humanité » et de « sagesse » sont passés à la trappe.

32. Jérôme Garcin, « Le procès d'un collabo : Brasillach au pied de la lettre », *Le Nouvel Observateur*, n°1929, 25-31 octobre 2001, p.133.

33. Nous nous permettons de le répéter pour refléter l'insistance d'Alice Kaplan à propos d'une phrase que tout le monde, à l'en croire, aurait eu à l'esprit à l'approche du procès : « Le lien entre Lucien Grisonnet et Brasillach est indirect et implicite, mais il existe : c'est Aubervilliers qui a servi de terreau politique à Laval, et c'est la politique de Laval qui a autorisé Brasillach à écrire les phrases les plus odieuses : "Nous devons nous séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits." C'est Laval qui s'exprimait par la bouche de Brasillach. Le juré Lucien Grisonnet, qui avait vécu dans l'ombre de Laval pendant des années, a très bien pu se souvenir de cette phrase quand elle fut citée par le procureur. » (*Intelligence avec l'ennemi*, p.148).

34. Au moins a-t-il droit à une défense pour ceux qui prennent la peine de se bâtir une opinion par eux-mêmes, en ne se contentant pas de lire les commentateurs, c'est-à-dire en remontant aux sources. Pour les autres, il est à craindre, comme le regrettait Jean Madiran en 1958 (*Brasillach*, Club du Luxembourg, p.123 et suivantes), que les « abus » d'un « éreintage » ne se retournent pas contre lui, et que, par conséquent, la remarque de Baudelaire que Jean Madiran citait alors ne s'applique pas : « Un éreintage manqué est un accident déplorable ; c'est une flèche qui se retourne. »

35. « Lettre d'un enfant juif tué par Vichy », *Le Monde*, 22 avril 1992, p.12.

Deux livres sur Brasillach :  
"Je reste vivant en vous"

Les poètes comme les jardins sont extraordinaires. Robert Brasillach est toujours vivant dans le cœur de milliers de lecteurs, pour leur plus grand bonheur ; il l'est aussi pour le profond déplaisir de certains autres. Deux livres lui sont consacrés cinquante-six ans après sa mort, l'un par l'association suisse des Amis de Robert Brasillach<sup>1</sup>, l'autre sur le procès<sup>2</sup> par une universitaire juive américaine, Alice Kaplan. L'honnêteté intellectuelle eût voulu que toutes les chroniques célébrant le second livre évoquassent aussi le premier. Mais voilà, certains se croient toujours en janvier 45, même si Roger Hanin et José Dayan réhabilitent Joanovici à la télévision ! Dans un procès, la défense, en général, a autant de droits que l'accusation mais là, journalistes et auteur se donnent la main pour condamner une fois encore. Satisfait, André Rollin peut

écrire, le 7 novembre, dans *Le Canard Enchaîné* très justement : « Coupable donc, et terriblement. Alice Kaplan le fusille par ses recherches, son travail, sa démonstration. » Un exercice ni très littéraire ni très démocratique pour une citoyenne du pays champion de la démocratie...

Autre souci avec Alice Kaplan, elle n'aime Brasillach ni en vers ni en prose. Seuls trouvent grâce à ses yeux *L'Histoire du Cinéma* et quelques passages de *Notre Avant Guerre*. En revanche, *La Nuit de Tolède* dans *Comme le Temps passe*, qui nous semble un assez bel exemple d'amour comblé, enviable à tous points de vue, lui semble un « véritable supplice ». Sans doute préfère-t-elle les sauteries de Miller dans Sexus ou les ébats de Catherine Millet.

Qui est Alice Kaplan ? La fille d'un procureur du Tribunal de Nuremberg. Le point de vue sera donc très localisé et l'esprit du livre est celui du tribunal... La haine bolchevique très en avance sur l'autre n'est jamais citée, Katyn est expédié dans un coin de page, et les communistes se faufilent très discrètement dans l'œuvre. Mme Kaplan avait commis un factum sur Céline : *Sources et citations dans Bagatelles pour un massacre* qui veut démontrer que ce livre est un assemblage de pièces empruntées à des libelles antisémites, thèse réfutée brillamment par Nicole Debrie. Elle a écrit aussi une étude sur le fascisme français *Reproductions of Banality : Fascism, Literature and French Intellectual Life*.

L'ouvrage intitulé *Intelligence avec l'ennemi* a pour sujet le procès. Le titre déjà est réfutable. Maurras, le germanophobe, fut lui aussi condamné pour ce motif bien peu sérieux ! Le lecteur apprendra des détails inédits sur les jurés qui ont voté la mort, tous choisis en raison de leurs « sentiments nationaux », ce que l'on savait bien, et tous issus de la banlieue déjà bien rouge : un imprimeur résistant d'Aubervilliers, un ingénieur protestant de Saint-Maur, résistant lui aussi, un employé d'une compagnie d'électricité, FFI de Villetaneuse, et un technicien communiste de Champigny-sur-Marne. Curieusement il n'y a aucun FTP dans le livre de Mme Kaplan et, sur les toits de Paris, à la Libération, ne tirent que des miliciens. L'auteur a interrogé deux personnes, la fille de Reboul et Roger Grenier, jeune journaliste ayant couvert le procès ; elle est allée à Canet rendre visite aux Bardèche mais n'a jamais voulu travailler sur les archives de la famille, à

Paris. « C'était trop dangereux, ils étaient trop sympathiques... », écrit-elle à l'époque dans une revue universitaire.

Bref un livre utile uniquement pour qui n'aurait pas lu Isorni, Jean Madiran, Pierre Pellissier ou votre servante, mais un livre qui sue la haine comme celui de Michel Laval, il y a quelques années. Elle accuse Brasillach de cruauté, il est responsable de la mort des enfants juifs, elle accuse Maurice Bardèche de manipulation idéologique dans l'édition des textes de son beau-frère, se désespère quand Vidal s'emmêle dans son interrogatoire et fait des erreurs alors que Brasillach domine la salle de son calme et, pour couronner le tout, se complait à suggérer à longueur de pages que Brasillach serait homosexuel.

Sur ce dernier point, je crois qu'Alice Kaplan, de son Amérique, ne saisit pas grand chose de la culture classique française, de la célébration de la beauté et de l'intelligence chez les civilisés depuis les Grecs. Elle ne sent pas non plus la force de l'émotion chez un véritable écrivain qui peut serrer, en pleurant, la main d'un ami devenu son frère, et en rester là. Qu'elle lise les lettres de Rilke ou celle de Kleist ! Pour comprendre l'amitié admirative qui a pu exister entre lettrés allemands et français, qu'elle lise *Siegfried* de Giraudoux, *Au-dessus de la mêlée*, qui devait s'appeler *Au-dessus de la haine*, et *Jean-Christophe*, de Romain Rolland ! On n'entre pas dans la littérature française du début du siècle, on n'entre dans aucune littérature comme un shérif dans un saloon, le colt au poing ! On lui fera remarquer aussi, quand elle parle de « l'amitié » réciproque de Brasillach et d'Annie Jamet interrompue par la mort, qu'elle oublie d'évoquer le charme de cette mère de famille dont les goûts épousaient si bien ceux de Brasillach. A-t-elle lu ses vers de *L'An vingt huitième*, que rappelle si justement Georges Laffly dans le Cahier des ARB ? :

« Mais pour moi sur les eaux verdies  
 « Passe un visage que je sais.  
 « L'avenir fut-il interdit  
 « Qu'importe si j'ai le passé  
 « Et si quelque ombre ensevelie  
 « Dit mon nom à voix étouffée. »

Et plus loin :

« Surgit ma rêverie secrète  
 « Cœur nocturne plutôt que corps  
 « Vers elle je penche la tête  
 « Comme auprès d'elle, quand je dors.  
 « Qu'on se taise sur cette fête. »

« Qu'on se taise sur cette fête » est un vers à méditer ; je ne crois pas que Mme Kaplan en ait pris le temps... Elle n'a pas lu non plus l'excellente étude de Philippe d'Hugues dans le dernier Cahier des ARB qui souligne l'intérêt de Robert pour une jeune actrice roumaine, Pola Illary, héroïne des films de René Clair. Devenue une vieille dame américaine, elle revenait en France fleurir sa tombe. Pour parler des femmes, il faut tremper sa plume dans la poudre des ailes de papillon, disait Voltaire ; cette délicatesse d'approche peut aussi s'appliquer aux hommes ! L'étude de Mme Kaplan est ahistorique, on ne vit pas dans les années trente comme à San Francisco dans un roman d'aujourd'hui. Et quand bien même cela serait, cela ne gêne aucun de leurs admirateurs qu'Aragon et Genêt fussent homosexuels... C'est bien à gauche, c'est pas bien à droite. Un peu tordu le raisonnement, non ?

La seconde grande accusation, celle de l'antisémitisme, est, elle aussi, ahistorique. On ne peut pas la porter avec les photos des camps en arrière-plan, comme si chacun savait la destination des trains. Ou alors il faut se poser d'autres questions.

— Pourquoi les juifs déclarent-ils la guerre à l'Allemagne le 24 mars 33 (dans le *Daily Express* : « *Judea declares war on germany* ») en exigeant le boycottage de l'économie allemande ?

— Pourquoi l'antisémitisme était-il si généralisé en Europe et en Amérique, avant guerre ? Chaïm Weizmann écrira dans le *Manchester Guardian* en mai 36 : « Le monde semble divisé en deux parties : les endroits où les juifs ne peuvent pas vivre et ceux où ils ne peuvent pas entrer. » Pourquoi les juifs français eux-mêmes sont-ils restés très éloignés des juifs émigrés, pour ne pas dire très opposés, à l'exception de quelques uns comme Raymond Raoul Lambert qui a dirigé l'Union générale des Israélites de France, mise en place par Vichy ? Pourquoi ce dernier, qui, dès avant guerre, s'occupait des juifs émigrés ou nécessiteux, dressa-t-il la liste des partants et prit-il avec sa famille le dernier convoi pour les camps ? Il a laissé un journal, *Carnet d'un témoin*, publié chez Fayard.

— Pourquoi aussi les Américains n'ont-ils pas bombardé les voies ferrées puisque, selon certains, l'horreur était connue ? Ils savent si bien le faire ! Pourquoi n'y a-t-il pas encore eu de procès du communisme, grand massacreur de juifs entre autres, lui

aussi ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi, y a-t-il encore maintes questions jamais soulevées ou balayées sous l'accusation de révisionnisme ? Les réponses doivent vraiment être gênantes pour qu'on ne puisse les entendre.

Si Brasillach est devenu « un martyr pour l'extrême droite » selon l'Évangile Kaplan, ce qui réduit son audience qui, en réalité, dépasse de beaucoup ladite extrême droite, c'est que les Français n'aiment ni les erreurs judiciaires ni l'idée du bouc émissaire. Une propagande excessive se caricature elle-même. Le Cahier des ARB publie un article définitif de Jean Madiran sur ce sujet, paru dans *Présent* le 5 octobre 1991 : « L'horreur. Sur la fin de la première partie de son émission, dans la nuit de mercredi à jeudi, parlant des juifs, Serge Moati raconte : "Robert Brasillach, écrivain raffiné, conseille : Tuez-les, tuez-les tous, et n'oubliez pas les enfants." Je note mot à mot. Puis je regarde ma montre. Il est minuit six. ...Mais ce qu'il a dit, il n'a pas osé l'écrire. » Alice Kaplan, comme Moati, exactement comme le démontre Jean Madiran, reprend en boucle la citation réelle et tronquée, comme un refrain sinistre.

Cette présence mythique de Brasillach cinquante ans après sa mort sidère Alice Kaplan. « *Comment cela a-t-il pu se produire, et pourquoi certains se donnent-ils tant de peine pour faire de Brasillach un héros ?* » Mais elle ne sent pas qu'on le fait sans peine, ou plutôt avec tristesse mais sans aucun effort.

A l'inverse d'Alice Kaplan qui déteste l'écrivain, j'ai cherché à comprendre les raisons de sa violence. Bien avant de connaître toute l'œuvre de Céline et l'explication qui en fut donnée notamment par Nicole Debré dans ses livres, j'arrivais à la même conclusion. Quand on sort d'une guerre atroce qui a saigné l'Europe et que l'on voit des hommes qui appellent à une Seconde Guerre mondiale, à juste titre ou non, la première réaction est un refus horrifié. Quant à la violence de ton en général sur tous les sujets politiques, violence également prise, à l'époque, dans la presse de tous bords, je souscris volontiers au jugement d'un poète hongrois, Stephen Vizinczey, qui a dû quitter Budapest après l'invasion soviétique : « *Il me semble que l'amour des bonnes manières, en fait, la vénération pour les bonnes manières, est l'un des sentiments les mieux partagés par les menteurs et les hypocrites de tous acabit qui ont constamment peur que leur interlocuteur*

*soit assez mal élevé pour leur dire en face qu'ils sont des menteurs et des hypocrites.* »<sup>3</sup>

Cinquante ans plus tard, la guerre est toujours là, tapie au Moyen-Orient. Des enfants irakiens, afghans, juifs et palestiniens continuent à mourir. Brasillach n'y est pour rien et, pendant cette guerre, la vente continue...

Ceux qui pensaient bien connaître cet écrivain français apprendront encore beaucoup de choses en lisant le quarante-quatrième Cahier de l'association des Amis de Robert Brasillach brillamment et courageusement dirigé par l'avocat suisse Philippe Junod. Le ton est donné par l'ancien vice-président de l'association, Pierre Mangué, qui réclame qu'on ne relègue pas le romancier et le poète derrière le journaliste politique, ou alors appliquons à tous le même traitement : « Faudra-t-il mettre Voltaire à l'Index et s'abstenir de lire *Candide*, *Zadig* ou *L'Ingénu* parce que le *Dictionnaire philosophique* ou *l'Essai sur les mœurs* contiennent nombre de diatribes antisémites ? Sera-t-il interdit d'être séduit par *Les Yeux d'Elsa* parce que Aragon, emporté par sa ferveur stalinienne, appelait dans son poème *Front Rouge* à faire "feu sur Léon Blum" ? La réponse paraît évidente ; elle devrait l'être aussi pour Brasillach. »

Parmi les richesses du Cahier, nommons l'étude de Cécile Dugas sur Robert Brasillach et les arts plastiques qui nous offre le musée imaginaire de l'écrivain. Il l'a écrit : « Ce que l'on nomme les beautés naturelles me touche beaucoup moins, je l'avoue, que l'art des hommes. » Il aime l'art médiéval, l'art roman parce qu'il est à mesure humaine. La peinture flamande et italienne, mais aussi les impressionnistes, « ces admirables peintres de la lumière retrouvée », des sculptures comme la jeune Vertu de l'église de Brou ou la Vierge dolente de Verneuil-sur-Avre présentées dans le cahier photo, telles sont ses admirations et elles imprègnent tellement son regard que la réalité devant lui devient un tableau. « Les Lorenzetti vous ont peinte, écrit Patrice à Catherine, dans *Les Sept Couleurs*, un peu effacée j'en conviens, mais tout de même reconnaissable, dans une de leurs rondes. »

Collioure devient un tableau de Chirico et les fêtes du 15-Août semblent agencées par Brueghel l'Ancien ! Ces trésors de culture sont pour lui des signes d'un passé infiniment précieux. Ils sont « les soldats irréels » qui défendent « la patrie intérieure

dont nous nous faisons un refuge ». Cette phrase en dit long sur les souffrances endurées par nos contemporains auxquels on impose un art qui ne leur parle pas, en négligeant celui des siècles passés. Un certain art moderne est rejeté par Brasillach pour manque de « familiarité humaine ». Les œuvres de la maturité de Picasso lui paraissent propres à abuser les « Américains gobeurs ». Picasso d'ailleurs s'en est vanté dans une lettre. Brasillach a donné lui-même la clé de ce rôle de l'art dans l'œuvre d'un écrivain en évoquant Proust : « Qu'Odette ressemble à un Botticelli, que le cocher de Swann se trouve dans un tableau d'Italie, ou que la Charité de Giotto soit une servante des parents de Marcel, n'est qu'un moyen chez Proust pour ennoblir cette réalité à laquelle il se heurte, et pour la prolonger autant qu'il lui est possible de toutes les magies du passé et de l'art. » Pour Brasillach, selon Cécile Dugas, c'est dans le Moyen Age des miracles et des incarnations qu'il trouva son « climat fraternel ».

Autre richesse : les deux articles de l'universitaire anglais Peter Tame, l'auteur d'une thèse sur Brasillach qui, récemment a traduit *Notre Avant Guerre*. Dans l'article présentant cette traduction il insiste sur les difficultés à ne pas trahir Brasillach. Il évoque aussi la nécessité de donner la version des *Œuvres complètes*, celle qui rétablit les réticences de l'écrivain à Nuremberg. Alors, qui croire ? Mme Kaplan qui accuse Maurice Bardèche, sans avoir consulté les archives de la famille, de trafiquer les textes de Robert Brasillach, alors que ses études sur Balzac, Proust, Flaubert, Stendhal ou Bloy sont reconnues magistrales urbi et orbi ? Ou Peter Tame, le rigoureux universitaire anglais qui n'a pas de thèse idéologique à soutenir mais une langue à étudier ? Il fait aussi dans ce Cahier un parallèle entre Brasillach et Roger Vailland des plus intéressants.

Une femme, Anne-Marie Bouyer, recherche depuis une dizaine d'années, à la Bibliothèque nationale, tous les articles littéraires et les chroniques théâtrales qui auraient échappé à la sagacité des uns et des autres. Elle trouve des trésors que le Cahier fera partager. Sa démarche fructueuse est à l'opposé de celle de Mme Kaplan.

Celle-ci n'a pas voulu non plus consulter chez les Bardèche les dernières lettres du prisonnier. Ce Cahier nous les donne, et donne à méditer : « Je ne tiens à aucune idée, je ne tiens qu'à une attitude... Je me sou mets de grand cœur, puisque je

reste vivant en vous. Il y a eu la méchanceté et la folie des hommes mais il reste Dieu et nos saints. Mon frère chéri, nous nous retrouverons avec l'âge que nous avons quand nous commençons la vraie vie. Cette vie ne nous a pas trompés. Je pense à toi. Robert. »

Si Brasillach avait été vaniteux, il pourrait de l'au-delà s'écrier comme le Prince de Hombourg de Kleist : « Et maintenant, immortalité, tu m'appartiens tout entière ! » Ce n'était pas son genre. Il aurait préféré vivre, goûter d'autres instants de bonheur, mais cette immortalité est douce à sa famille et à ses amis si elle est insupportable aux autres.

(Anne Brassié, *Rivarol*, 30 novembre 2001)

#### NOTES :

1. *Cahiers des Amis de Robert Brasillach* 44-45. Le sang d'un poète. Case postale 3763, 1211 Genève 3. 230 F franco de port.
2. *Intelligence avec l'ennemi, Le procès Brasillach*. Gallimard.
3. *Vérités et mensonges en littérature*, Stephen Vizinczey, Anatolia, Editions du Rocher.

### Du plomb dans la plume

Avec, en filigrane, la question de la responsabilité des intellectuels, une étude minutieuse du procès qui conduisit Robert Brasillach devant le peloton d'exécution.

Y a-t-il encore quelque chose à apprendre sur le procès de Robert Brasillach, seul écrivain français d'envergure à avoir été condamné à mort pour collaboration et exécuté à 35 ans en 1945 ? Oui, affirme Alice Kaplan, professeur de littérature en Caroline du Nord, et auteur de plusieurs essais sur la France contemporaine. Dans *Intelligence avec l'ennemi*, cette chercheuse américaine apporte des éclairages inédits à l'histoire qu'on croyait connue du brillant normalien devenu l'un des pires propagandistes de l'idéologie nazie, rédacteur en chef de *Je suis partout* jusqu'en août 1943 et dont le général de Gaulle refusa la grâce, malgré l'appel à la clémence lancé par de nombreux écrivains, dont Mauriac, Camus et Paulhan. Alice Kaplan rétablit ainsi dans leur ignoble intégrité les articles antisémites que publia Brasillach dès le milieu des années 30 et que censura dans ses œuvres complètes posthumes son ami Maurice Bardèche. Elle a également retrouvé l'identité des quatre jurés appelés à décider du sort de l'accusé et dresse leur portrait, ainsi que ceux du procureur

(Marcel Reboul) et de l'avocat (Jacques Isorni) qui s'affrontèrent devant la cour de justice le 19 janvier 1945. Mais elle n'écrit ni une biographie de l'auteur de *Notre jeunesse* ni un essai sur l'épuration. Replacé à grands traits dans le contexte de l'époque, l'essentiel de son ouvrage est consacré aux minutes du procès, très bref puisqu'il dura très exactement six heures, sans appel à aucun témoin, et se résuma, après la lecture de l'acte d'accusation et l'interrogatoire de l'accusé par le président, à une joute oratoire entre le procureur Reboul et l'avocat Isorni.

Alice Kaplan souligne, en particulier, la faiblesse de la défense : jeune gloire du barreau parisien, Me Isorni s'empêtra dans des considérations littéraires face à des jurés peu acquis à ces subtilités, au lieu d'insister sur le fait qu'on « pouvait trouver cent, mille collaborateurs dont les actes avaient eu des conséquences bien plus graves » que ceux de Brasillach et qu'il s'agissait, en fait, d'un procès d'opinion et non pas d'intelligence avec l'ennemi. Le procureur Reboul, en revanche, cita Brasillach dans le texte mais pour le convaincre de trahison. Ainsi de cette confession de 1944 : « J'ai contracté, me semble-t-il, une liaison avec le génie allemand, je ne l'oublierai jamais. Qu'on le veuille ou non, nous avons cohabité ensemble ; les Français de quelque réflexion, durant ces quelques années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux. » Au moment où des centaines de femmes étaient tondues pour avoir couché avec des Allemands, le procureur assimilait habilement Brasillach à un « collaborateur horizontal », ajoutant à son attaque des allusions directes à l'homosexualité de l'accusé et à son « amour quasi charnel de la force brutale ». Autre point fort du réquisitoire, les appels au meurtre lancé par Brasillach dans *Je suis partout*, contre les chefs du Front populaire, les résistants gaullistes, mais surtout contre les juifs, comparés tantôt à des singes tantôt à des rats, dont il fallait « se séparer en bloc et ne pas garder de petits » : de quoi dépeindre l'accusé en délateur-né, abject malgré ses romans à l'eau de rose, en « dénonciateur presque officiel » dont « l'œuvre mauvaise » n'appelait qu'une conclusion, la mort.

Pendant l'audience, l'accusé s'efforça de se présenter en homme responsable, qui ne s'était pas enrichi dans la collaboration, avait agi par conviction, qui avait refusé de fuir en Allemagne et n'esquiva pas ses responsabilités. A lire Alice Kaplan, on a

toutefois le sentiment que Brasillach n'a que tardivement compris que sa tête était en jeu, esprit frivole malgré sa méchanceté de pamphlétaire: elle le montre se préparant au procès comme à un oral d'agrégation, et cite plusieurs témoins comparant son attitude devant les jurés à une conférence devant un jury. Par rapport aux procès plus récents contre Barbie ou Papon, Alice Kaplan montre combien les accusations d'antisémitisme n'étaient pas en 1945 principales, comme si la vérité sur les camps de concentration n'était pas encore assez connue ou qu'il s'agissait avant tout de désigner à la vindicte publique les traîtres à la nation française. Brasillach en était un, exemplaire. De Gaulle n'hésita pas, qui envoya Brasillach au peloton, trois semaines à peine après sa condamnation, le 6 février 1945, jour anniversaire des émeutes d'extrême droite à Paris onze ans plus tôt. Brasillach paya pour beaucoup d'autres, Céline, Rebatet et autres Cousteau. Drieu la Rochelle, lui, choisit le suicide, un mois après l'exécution de Brasillach. Alice Kaplan conclut par une interrogation: fallait-il fusiller Brasillach? Non, répond-elle, car l'extrême droite en a fait le «James Dean du fascisme français». C'était déjà le point de vue de Mauriac, pour qui «les mauvaises causes n'ont pas besoin de martyrs», quand d'autres revendiquèrent le «droit à l'erreur» (Paulhan) ou mirent en avant leur opposition de principe à la peine de mort (Camus). Contre ceux qui approuvèrent l'exécution, au nom de la responsabilité de l'écrivain (Sartre) ou parce que les mots peuvent être «aussi meurtriers qu'une chambre à gaz» (Simone de Beauvoir). Ce débat sur la responsabilité des intellectuels n'a rien perdu de son actualité.

(Antoine de Gaudemar, *Libération*, 1er novembre 2001)

### Brasillach face à ses juges

Il est rare encore que l'on jette un regard froid sur le cas Brasillach. Sans doute parce que le temps n'y fait rien et que c'est donc toujours aussi difficile. Le sinistre poteau d'exécution du fort de Montrouge efface-t-il les écrits monstrueux de *Je suis partout*? Le talent du romancier absout-il l'ignominie du journaliste? On ne sort pas du cycle de ces anathèmes sans fin à travers lesquels chacun instruit le procès de l'épuration ou de la collaboration. Comme souvent dans les querelles franco-françaises, c'est de

l'étranger, et une nouvelle fois des Etats-Unis, que vient un coup de projecteur qui permet de voir l'affaire autrement et dans des recoins jusque-là négligés.

Du Brasillach normalien, jeune esthète virgilien, cinéophile inspiré, critique littéraire caustique, précocement transfiguré par la révélation du nazisme, Alice Kaplan ne dit rien que l'on ne sache vraiment ni même de l'imprécateur hystérique appelant à longueur d'éditoriaux à la traque des juifs. L'universitaire américaine, en revanche, était attendue sur le procès du rédacteur en chef de *Je suis partout*, sur son déroulement et les personnages d'une pièce jouée dans la précipitation, au plus fort des semaines où les Français soldaient leurs comptes entre eux. Car ce procès est, symboliquement en tout cas, celui d'une époque qui a concentré tant de haines qu'il a donné lieu aux jugements les plus définitifs et les plus opposés sur une justice forcément imparfaite.

Le propos d'Alice Kaplan n'est pas de dire le bien et le mal, il est de remettre en situation ce face-à-face de Brasillach avec ses juges, lesquels n'étaient pas tous, il s'en faut, de valeureux résistants. Ainsi resurgit de l'ombre le procureur Reboul, une voix impressionnante «à la Mounet-Sully» qui avait requis, au nom de Vichy, contre les juifs et les communistes et qui venait d'envoyer à la mort les chefs de la «Gestapo française» de la rue Lauriston. Au côté du prévenu, Jacques Isorni, fils d'une dreyfusarde, philosémitisme dans un milieu qui ne l'est pas, fait figure de jeune trublion du barreau de Paris. Sa défense était habile, on sent qu'il se faisait les dents avant d'autres plaidoiries tout aussi redoutables, celles des réprouvés de ce temps-là.

La sentence était-elle inscrite dans la logique des circonstances? De Gaulle venait de gracier Henri Béraud et Mauriac, en bon «saint François des Assises», et malgré les injures que lui avait assénées l'accusé au moment de sa splendeur de dénonciateur en chef, mobilisait les écrivains contre un verdict probable. On sait quels cas de conscience, pas toujours édifiants, suscita son initiative. Condamné, Brasillach tenta un recours en grâce auprès du Général. Isorni n'en fit jamais état. Pour ne pas égratigner l'image de «martyr» de son client. Un «martyr» fusillé un 6 février, onze ans après le début du grand dérapage. Lui-même nota l'anniversaire. Avec fierté. Constant jusqu'au bout dans ses vertiges.

(Daniel Bermond, *Lire*, novembre 2001)

### Intelligence avec l'ennemi - le procès Brasillach

Avec la précision parfois involontairement comique des universitaires américains, l'auteur de cet ouvrage virulent retrace la vie du protagoniste central de l'un des plus grands procès politiques de la Libération.

Remarquablement documentée, elle nous livre quantité d'informations méconnues sur le romancier des *Sept couleurs*, sur le mémorialiste de *Notre avant-guerre* et sur le rédacteur en chef de *Je suis partout*, avec le souci de prouver que, s'il a été condamné à mort pour haute trahison, il était surtout coupable d'un crime bien plus grave, l'antisémitisme, *horresco referens!*, passé presque sous silence à l'audience. Toutes charges pour lesquelles, selon elle, il eût mieux valu finalement ne pas fusiller l'accusé, à prétexte que son courage, réel (ou supposé, mais les arguments de madame Kaplan qui en doute ne sont guère convaincants) devant le peloton d'exécution en fait un martyr du parti de Jean Marie Le Pen...

Toutefois, l'ignorance par notre Fouquier-Tinville yankee, parce qu'elles sortent de son sujet strictement délimité, d'un certain nombre de choses désormais avérées (comme par exemple l'attitude, comment dire?, assez peu "résistante" d'intellectuels de l'autre camp), affaiblit considérablement sa démonstration. Nous l'invitons donc à lire, pour son édification, le très éclairé *Sartre et Beauvoir, une si douce Occupation* de l'historien Gilbert Joseph, qui, semble-t-il, ne figure pas en bonne place dans les rayons de la bibliothèque de Duke University... Elle comprendrait alors peut-être pourquoi ces deux "canailles" (pour reprendre, s'agissant de ses adversaires, l'une des expressions favorites de Sartre, cet *agité du bocal* dixit Céline), refusèrent de signer la pétition en faveur de l'auteur des *Poèmes de Fresnes*, contrairement à tant de gens de lettres et d'honneur.

Brasillach, qui était incontestablement un écrivain de grand talent, a été fusillé pour prix de ses égarements, même s'il fut, de l'avis unanime de ceux qui l'ont connu, un gentil camarade, un condisciple charmant et un artiste sensible. C'est un fait, et qu'importent la modification postérieure des griefs par des historiens de combat ou la récupération politique actuelle par des hagiographes d'extrême droite. Il est vain de vouloir réécrire l'Histoire avec des si, n'en

déplaît tant à madame Kaplan qu'aux supporters du Front national français.

Tout comme il serait vain de pardonner, pour mille mauvaises raisons, à un autre extrémiste de droite, le général Rehavam Zeevi, ci-devant ministre israélien du tourisme, les crimes qu'il a cautionnés par ses prises de position inqualifiables. Peu nous chaut qu'il ait été un père fondateur de son pays, respecté, à en croire la presse libre et subventionnée, même par ses adversaires politiques et qu'il soit tombé, lui aussi, sous les balles.

Qui casse paie...

(Panthoal, *PAN*(Bruxelles), 31 oct. 2001)

### Le Masque et la Plume

(Retranscription mot à mot due à Pascal-Emmanuel Heu de l'émission passée sur France-Inter le dimanche 2 décembre 2001.)

- Jérôme GARCIN (*Le Nouvel Observateur*; animateur de l'émission):

A propos toujours de la responsabilité - puisque c'est le thème aussi des intellectuels dans la guerre -, *Intelligence avec l'ennemi*, un essai de l'américaine Alice Kaplan, chez Gallimard, dans lequel elle raconte le procès Brasillach.

Brasillach, je rappelle: romancier, essayiste, poète, rédacteur en chef de *Je suis partout*, antisémite militant. «*Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits*», écrivait-il notamment en 42. Brasillach dont je rappelle donc qu'après un procès de six heures, il fut fusillé en 45 pour «intelligence avec l'ennemi». Il y a eu une pétition d'écrivains célèbres où, de Camus à Valéry, en passant par Mauriac et Claudel... De Gaulle en revanche a refusé sa grâce.

Et le livre de Kaplan raconte en détails ce procès qui a abouti donc à l'exécution, et elle a même retrouvé la trace des quatre jurés du procès. Elle donne deux portraits, notamment du procureur Marcel Reboul et de l'avocat Jacques Isorni, qui ont été les éléments essentiels de ce procès.

*Intelligence avec l'ennemi*, d'Alice Kaplan, chez Gallimard: est-ce que vous avez appris des choses que vous ne saviez pas dans ce livre? Jean-Louis?

- Jean-Louis ÉZINE (*Le Nouvel Observateur*; France-Culture):

Oui, en particulier... Enfin, la première impression donnée, ça aurait plutôt été non. Tout y est de ce que nous savions. Mais il y a quand même quelques détails en particulier

sur la biographie des juges.

- Jérôme GARCIN:

Des jurés.

- Jean-Louis ÉZINE:

Des jurés, pardon. Des juges, on savait que certains avaient été pétainistes, ce qui est quand même un peu un paradoxe, et puis les jurés on ne savait pas grand chose.

C'est un ouvrage que j'ai trouvé exemplaire et s'il pouvait mettre un terme à cette espèce de réhabilitation rampante de cet écrivain fort médiocre. Je veux dire que s'il n'y avait pas eu l'affaire Brasillach, je ne vois pas... Je crois que... C'est terrible à dire, mais en le condamnant à mort, je crois qu'on lui a donné une espèce de vie posthume que son œuvre ne lui aurait jamais méritée. C'est un écrivain complètement à l'eau de rose, pâlichon, franchement, dont la prose ne... si même elle a eu une vie à l'époque où il l'a publiée, elle est franchement passée de l'autre côté depuis longtemps.

Il reste en effet que c'était un journaliste. C'était vraiment un salaud. C'était un donneur! C'était un dénonciateur! C'était un calomniateur! C'était... tout ce qu'on peut imaginer de pire. Et je crois que Mauriac avait fait et ceux qui se sont... au nom peut-être simplement du respect de la vie, par décision philosophique, ont demandé qu'il ne soit pas condamné, ont travaillé aussi dans un sens qui commençait à devenir un petit peu dangereux quand même. Parce que, je parlais de réhabilitation rampante, et c'est bien ce à quoi on a assisté dans les dernières années. Et ce récit là, s'il pouvait en terminer avec cette passion française du ressassement perpétuel des questions et des énigmes qui n'auront jamais de réponse, parce qu'en fait Brasillach, il ne changera plus maintenant, c'est-à-dire qu'on n'arrivera jamais à le présenter vraiment comme un martyr et, d'un autre côté, il n'est pas non plus complètement antipathique dans ses aspects, dans ses faiblesses mêmes, dans ses...

- Jérôme GARCIN:

Arnaud.

- Arnaud VIVIANI (*Les Inrockuptibles*):

Moi, ce qui m'a le plus intéressé peut-être dans ce sujet éminemment français, c'est le fait que cette enquête, qui est d'ailleurs superbement bien menée, la restitution des minutes du procès, c'est épatant, on s'y croirait, etc.

- Jérôme GARCIN:

C'est tout à fait à l'américaine.

- Arnaud VIVIANI:

Oui, oui... ça soit justement diligentée par une Américaine quoi. Et je trouve que les moments les plus intéressants finalement c'est quand Alice Kaplan nous parle en tant qu'Américaine.

- Jérôme GARCIN:

Dont, il faut dire, le père était l'un des juges, un des procureurs à Nuremberg.

- Arnaud VIVIANI:

Et il y a des moments... Il y a une phrase que j'ai trouvée vraiment magnifique. Elle raconte qu'un des témoins, qui a été très important pour elle pour mener son enquête - c'est la fille du procureur général du procès Brasillach-, lui a parlé, lui a fourni énormément de documents et lui a dit: «*Je vous demande qu'une chose: ne salissez pas la France.*» Et Alice Kaplan dit: mais qu'est-ce que ça veut dire «salir la France» ou un quelconque pays. Et là on se dit qu'il faut vraiment être Américaine pour pas comprendre ce que ça veut dire «ne pas salir la France» et il faut vraiment être Français pour avoir totalement intégré cette phrase et la comprendre immédiatement. Je comprends très bien l'étonnement d'Alice Kaplan et en même temps je me suis vu comprendre très bien ce que voulait dire cette phrase «*Ne salissez pas la France*», comme si elle avait été en moi depuis toujours, comme si elle était là dans l'idéologie même du pays quoi. Et ça, je trouve très bien ce rapport là, cette vision de cette Américaine. Je crois que pour nous Français, elle nous apporte vraiment quelque chose.

- Jérôme GARCIN:

Surtout après ce qui a été publié en France dans les années 80 sur Brasillach.

- Jean-Louis ÉZINE:

D'autant qu'elle replace bien le procès dans ce contexte qui n'est pas encore celui de la chasse... du Génocide, mais qui est celui de la trahison à cette époque.

- Jérôme GARCIN:

Un mot de Pierre et de Michel sur ce livre.

- Pierre ASSOULINE (*Lire*):

Moi, je trouve qu'il est très bien ce livre. Il est bien. C'est vraiment un livre d'une Américaine dans tous les sens du terme parce qu'il y a une irrévérence par rapport aux réalités françaises et par rapport au personnel intellectuel français.

Alors, c'est vrai que sur les jurés elle apporte beaucoup de choses qu'on ne savait pas. Elle a fait l'enquête que personne n'avait fait. Elle a retrouvé des dossiers d'instructions, etc., que personne n'avait trouvés.

par Alice Kaplan

Ce qui est nouveau aussi, et qui est très important sur le personnel intellectuel français, c'est qu'elle a décortiqué la liste des pétitionnaires, ceux qui ont signé et ceux qui n'ont pas signé, qui ont refusé de signer pour la grâce de Brasillach. Et elle a essayé de savoir qui avait signé, dans quelles conditions, comment ça c'était fait. Et ça, c'est vraiment intéressant, de montrer que Claude Roy avait d'abord accepté puis ensuite s'est rétracté. Camus, Mauriac, Paulhan, enfin c'est vraiment une pétition qui a divisé l'intelligentsia française et ça, elle le fait vraiment très bien.

Il faut quand même dire quelle est sa conclusion, parce qu'elle a une thèse à défendre, et, en conclusion, elle dit en fait, je résume brièvement : Brasillach était coupable mais c'était une faute de l'avoir condamné parce qu'ainsi on en faisait un martyr, notamment un martyr pour les futurs négationnistes.

- Jérôme GARCIN :

Ce qu'on a appelé dans les années 80 le martyr de l'épuration.

Michel : un mot, rapidement pardon.

- Michel Crépu (*L'Express ; Revue des deux mondes*) :

Moi, j'ai trouvé que c'était un livre absolument passionnant. C'est pas un grand livre dans la mesure où, pour moi, le grand livre sur Brasillach, ce serait un livre qui m'expliquerait ou qui me dirait comment on devient un antisémite, quelque part dans les couloirs du lycée Louis le Grand ou dans les couloirs de la rue d'Ulm. On n'a pas la boîte noire de ça.

- Jérôme GARCIN :

Elle le raconte tout de même cela, les origines culturelles.

- Michel Crépu :

Oui, mais l'essentiel du livre, c'est quand même beaucoup plus l'examen du tissu du procès, effectivement les portraits qu'elle donne des jurés, tout ça est absolument passionnant. On reste encore quand même... Enfin, personnellement, je reste sur un mystère. On sait que Brasillach, comme elle le dit, est « sentimental et méchant ». C'est une très bonne piste de départ, mais on a envie d'aller plus loin.

- Jérôme GARCIN :

*Intelligence avec l'ennemi*, donc ; Alice Kaplan ; et c'est chez Gallimard : un livre sur le procès Brasillach.

### Double vie, double face Le procès Brasillach retracé

Depuis l'exécution de Robert Brasillach, le 6 février 1945, on peut parier qu'il ne s'est point passé d'année sans que soient publiés un livre, une thèse ou un article concernant l'écrivain. S'il semble assez évident que son oeuvre littéraire n'est plus très présente en librairie - nous ne parlons pas des bouquinistes -, beaucoup moins en tout cas que celle de Céline ou de Drieu La Rochelle, il est clair que le fantôme du journaliste collaborateur revient régulièrement hanter les consciences qui n'en ont jamais fini avec les douloureux questionnements qu'il suscite. Qui parviendra à conjurer son ombre maléfique? Comment réconcilier dans notre esprit le romancier délicat de *Comme le temps passe*, le traducteur délicieux de *L'Anthologie de la poésie grecque* et le pamphlétaire rageur qui osait écrire au plus fort de la persécution nazie: *Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits?*

Quiconque s'occupe de Brasillach doit forcément se mesurer à la double nature d'un personnage qui, à maints égards, semble évoquer « L'étrange cas du Docteur Jekyll et de M. Hyde ». Et s'il croit, comme Platon, que nul ne fait le mal volontairement, il cherchera des explications dans l'éducation reçue, les conditions politiques et familiales, les aléas psychiques du sujet incriminé. De toute façon, il aura derrière lui un amas d'écrits et de déclarations parfois contradictoires. Les synthèses sont difficiles et tout le monde n'a pas le courage d'avouer ses présupposés.

Celle que réalise Alice Kaplan, universitaire américaine, créatrice d'un Centre d'études françaises et francophones à Duke University, profite largement de la recherche antérieure, menée depuis des décennies en France mais également dans les pays anglophones, ce dont témoigne l'imposant appareil de notes. Centrée sur le procès de Brasillach, elle en constitue en quelque manière une nouvelle instruction, accordant une part quasi égale à tous les points de vue, historique, littéraire, politique et psychoogique. Tout se passe comme si nous nous sentions conviés, cinquante ans après, à prendre la place des jurés. Non pour juger seulement l'accusé et l'idéologie qui l'a inspiré, mais pour prendre la mesure d'une époque ambiguë dont nous sommes bon gré mal gré les héritiers.

Par rapport à ses devanciers, Alice

Kaplan innove dans plusieurs directions. Elle se livre à une lecture critique de l'édition des *OEuvres complètes* de Brasillach, établie sous la responsabilité de Maurice Bardèche, beau-frère de l'écrivain et fait apparaître des manipulations. Elle a la curiosité de s'intéresser aux jurés: *des banlieusards*, dit-elle, *des hommes ordinaires, pas de grands héros de la Résistance*. Elle retrace le procès lui-même, non sans avoir proposé au préalable un portrait de l'accusateur, Marcel Reboul, et du défenseur, Jacques Isorni. Elle en souligne la dimension théâtrale, analysant les stratégies rhétoriques dont se servent, les plai deurs pour obtenir l'adhésion des jurés.

Dans la bouche du procureur (lequel avait signé le serment de fidélité au maréchal Pétain), les allusions à l'homosexualité - possible, mais non prouvée - de Brasillach peuvent mettre mal à l'aise, pour ne pas dire plus. *Dans la mesure où les écrits de Brasillach concernant l'Allemagne nazie étaient effectivement chargés de connotations homosexuelles, les attaques de Reboul étaient justes. Il proposait une lecture pertinente des textes de Brasillach*, écrit l'historienne, mais elle ajoute aussitôt: *Cependant, il jouait dans le même temps sur la peur et la haine de l'homosexualité qui étaient très vivaces dans la culture de cette époque, et il les utilisait contre Brasillach.*

La rhétorique d'Isorni laisse entrevoir d'autres arrière-plans non moins équivoques. L'homme voulait être brillant plutôt qu'efficace : *L'avocat avait parsemé sa plaidoirie d'envolées lyriques, comme s'il l'avait préparée en ayant à l'esprit que ses paroles seraient un jour imprimées. Il était résolu à élever son client, même si cela signifiait l'élever au rang de martyr.* Toute personne qui a assisté à un procès d'assises ne pourra que confirmer qu'un danger précis guette sans cesse accusateur et défenseur : celui de s'écouter parler.

Mais on objectera à juste titre que les conditions théâtrales dans lesquelles il a été jugé n'atténuent en rien la responsabilité de l'écrivain. Responsabilité écrasante, sachant aujourd'hui ce que nous savons. Alice Kaplan fait observer que Brasillach a été condamné pour trahison, et non pour avoir, par ses articles venimeux, incité au crime contre l'humanité, notion forgée ultérieurement. A l'époque du procès, on commençait seulement à découvrir l'horrible vérité. Reste qu'on ne pourra plus jamais lire son oeuvre littéraire sans penser à l'horreur. Et que la question du dédoublement de

l'auteur se posera inévitablement.

Très (trop) sévère à l'égard de cette oeuvre (y compris à l'égard de *Comme le temps passe, l'un des romans les plus solides et les plus émouvants de l'entre-deux-guerres* selon la dernière édition [1994] du Laffont-Bompiani), Alice Kaplan pose sur elle un regard moins littéraire tout compte fait que sociologique. Elle note à plusieurs reprises la distance que Brasillach établit entre narrateur et personnages, avouant ainsi indirectement son décalage entre le réel et lui-même. *Sa prose sentimentale et ses diatribes racistes trahissent, l'une et l'autre, une absence de sens de la réalité*, explique-t-elle.

Nous aurons fait un grand pas si nous reconnaissons que ce défaut fut un trait commun à une foule d'écrivains d'avant et d'après guerre, embrigadés dans l'éloge du totalitarisme. Qu'ils le veuillent ou non, certains communistes (de tendance Staline ou d'obédience Mao) furent mentalement des successeurs de Brasillach. Pour un fascisme illusoire, que de marxismes imaginaires ! Chez les intellos, hélas, la schizophrénie est une maladie contagieuse.

(Michel Grodant, *Le Soir* (Bruxelles), Mercredi 14 novembre 2001. Michel Grodant, alors étudiant à l'Université de Bruxelles, a adhéré aux ARB en avril 1969. Entré au *Soir* en 1971, il a dû quitter l'Association en 1977, semble-t-il sous les pressions politiques.)

### J'étais Partout

Né le 31 mars 1909 à Perpignan, Robert Brasillach a été fusillé le 6 février 1945 au fort de Montrouge. Motif : intelligence avec l'ennemi : astucieusement, on ne dit pas « collaboration ». Le mot était trop compromettant pour tant d'autres.

Brasillach est le seul intellectuel français de quelque envergure à avoir été ainsi condamné. Paul Chack fut exécuté parce qu'il était officier de marine, Suarès pour d'autres raisons. Brasillach le fut pour des raisons intellectuelles - ce qu'il avait écrit, non qu'on lui reprochât d'avoir trempé lui-même, physiquement, dans quelques crimes, ni d'avoir torturé, comme les sinistres membres de la bande Bonny-Lafont. Dans son cas, un jugement reconnaissait que les mots tuent autant que les mitraillettes, tuent plus longtemps, plus gravement. Pétain et les siens avaient ressassé que la France avait perdu la guerre à cause de Gide, et de quelques autres. Cela ne coûtait pas cher, dédouanait l'armée

et tous ceux pour qui la victoire de Hitler avait été « une divine surprise ». Avec Brasillach, était reconnue la responsabilité directe de l'intellectuel, responsabilité que réclamaient aussi ceux d'en face, les intellectuels résistants. Les idées et les mots sont des armes qui pèsent sur le cours des choses comme les tanks et les bombes. Brasillach en tira d'ailleurs une fierté, la dernière. Il n'était pas n'importe quel milicien, ni un gestapiste de base. Il était le patron de *Je suis partout*. Certes il payait, mais il payait pour quelque chose.

A côté de procès de journalistes de la collaboration, comme le raconte Roger Grenier, qui les couvrait pour *Combat* - dont le seul souci était de dénoncer leurs petits copains, et de leur attribuer les échos dénonciateurs non signés - Brasillach avait une autre allure. Même si ce qu'il avait écrit était immonde. On se souvient de : « il faut se débarrasser des juifs en bloc. Et ne pas garder les petits ». Il y en eut tant d'autres, du même tonneau.

« Qu'on le veuille ou non, nous aurons cohabité ensemble ; les Français de quelque réflexion, durant ces quelques années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux. » Pas une seconde le simple souci de précision ne lui vient de faire une différence entre l'Allemagne et les nazis. Car c'est bien avec les nazis qu'il aura couché. Et si le jeu de mot d'Etiemble sur Brasillach et son beau-frère Bardèche (avec lequel il écrivit une histoire du cinéma) nous semble minable (bardache et brasillech), il y a, de la part de Brasillach, une sorte de fascination sexuelle envers le nazisme et ses beaux soldats, évidente.

Alice Kaplan, dans *Intelligence avec l'ennemi* ne s'intéresse essentiellement qu'au procès de Brasillach. Une histoire de la Collaboration, de ses prémisses, de sa presse, est hors de son propos. Sans doute elle n'en aurait pas tous les éléments. Mais elle cadre bien Brasillach, ses études, son hypokhâgne avec Roger Vailland, Thierry Maulnier. Elle ne sait peut-être pas qu'ils firent ensemble un roman feuilleton paru, je crois dans *L'Oise-Matin*, *Fulgur*, écrivant chacun leur chapitre, l'un finissait par : arrivé au dernier étage, l'ascenseur ne s'arrêta pas, l'autre étant tranquillement recopié de Victor Hugo. Mais, l'anecdote m'a été racontée par Elisabeth Vailland, Roger, qui avait fait de la Résistance active au BCRA, rencontrant Brasillach fin 44 à Saint-Germain, lui avait proposé : j'ai une baraque perdue au fin fond

d'un hameau, dans l'Ain. Tire-toi pendant six mois, reviens alors, tu prendras dix ans d'indignité nationale. Et Brasillach lui aurait répondu : non, j'ai déconné, je paie. Il est vrai que, pour le faire sortir de son trou, on venait d'arrêter sa mère, en otage. Mais la Gestapo et la Milice avaient fait bien pire.

Les zéloteurs de Brasillach, depuis son exécution, ne cessent de déplorer la mort d'un grand écrivain, puni pour son talent. En fait l'oeuvre est médiocre, si l'on excepte *L'Anthologie de la poésie grecque*, et une analyse de Corneille qui, pour faire des Horace et des Curiaze de futurs Hitlerjungen, n'est pas sans intérêt. Mais Brasillach fut, dans ses dénonciations, sans pitié ni mesure, comme le lui reprocha le commissaire du gouvernement. Et De Gaulle, dans ses *Mémoires* : " S'ils n'avaient pas servi directement et passionnément l'ennemi, je commuais leur peine, par principe. Dans un cas contraire - le seul - je ne me sentis pas le droit de gracier. Car, dans les lettres, comme en tout, le talent est un titre de responsabilité. »

*Intelligence avec l'ennemi* est un livre brillant, et passionnant. Assez éloigné de nos vieilles rancunes, l'auteur est américaine, pour avoir la distance qu'il faut. Mais peut-être pas la passion qui nous est coutumière, dans cette sorte d'affaires. Quoi qu'il en soit, tout à fait éclairant, et réussi.

(La Chronique du Capricorne, par Jean-Jacques Brochier, *Le Magazine littéraire*, Décembre 2001)

### Le procès d'un collabo Brasillach au pied de la lettre

Seul écrivain fusillé en 1945 pour « intelligence avec l'ennemi », Robert Brasillach continue d'alimenter les débats sur la responsabilité des intellectuels. Alice Kaplan, une universitaire américaine, détaille ce procès historique

Il ne faut pas fusiller les mauvais garçons, surtout quand ils ont 35 ans, une voix méridionale et du cran face au peloton, car ils deviennent des mythes. Il ne faut pas tuer la jeunesse, même quand elle s'est égarée et avilie, car elle continue de fasciner, d'entraîner et de séduire, avec son sourire d'ange, les vieux démons. Il fallait d'abord juger l'auteur de *Comme le temps passe*, ensuite le laisser vieillir à l'ombre de ses souvenirs nauséabonds, de ses fautes et, qui

sait, de ses remords. Un fruit pourri finit toujours par tomber de l'arbre. Tout au contraire, la France de 1945 a offert à Robert Brasillach de quoi contester un verdict historique et entretenir sa mémoire. En vrac : un procès expéditif, à peine six heures, une manière de course effrénée contre la montre et pour la mort ; une condamnation sans appel prononcée par des juges qui avaient servi sous Vichy ; une pétition d'écrivains illustres, et de tous bords (Camus, Paulhan, Mauriac, Claudel, Colette, Valéry), demandant sa grâce, en vain ; le refus glacial du général de Gaulle, à qui l'on aurait remis un dossier comportant une photographie du coupable en uniforme de la LVF, alors qu'il s'agissait en vérité de Jacques Doriot ; et puis l'exécution au fort de Montrouge, où Brasillach refusa qu'on lui bandât les yeux et, avant de s'écrouler, s'écria

« Vive la France quand même ! »

Il suffit de rappeler, parmi cent autres exemples, que la peine encourue par René Bousquet, chef de la police parisienne et grand ordonnateur de la rafle du Vel' d'Hiv', se réduisit à deux maigres années de « dégradation nationale » pour mesurer combien la condamnation à mort du jeune écrivain figure, à la Libération, un tonitruant cas d'espèce. Brasillach, seul, a payé pour tous les autres. Céline s'est éteint tranquillement à Meudon, en 1961, et Rebatet, dans son lit moelleux et sur ses vieux « Décombres », en 1972.

Ce qui devait donc arriver arriva. Au milieu des années 80, qui virent la consécration de Le Pen, élu avec 11 % des voix au Parlement européen de Strasbourg, et l'éclosion du bon chic collabo dans la vie littéraire parisienne, non seulement on sortit Brasillach de l'oubli, mais on travailla aussi à le réhabiliter. Par un classique glissement de sémantique, d'écrivain collaborationniste il devint un « martyr de l'épuration ». Chez Robert Laffont, éditeur ayant pignon sur rue, Anne Brassié, critique littéraire dans la presse d'extrême-droite, signa une mémorable biographie de son héros intitulée *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur*. Elle y développait l'idée que le brillant normalien était aussi aimable que René Clair, qu'il « aimait la mer, le soleil, les jardins et les rues de Paris ». Elle absolvait son antisémitisme au prétexte qu'il était « de raison » et non « d'instinct », comme chez Rebatet. Et elle tenait pour une preuve d'humanisme irréfutable l'éditorial de *Je suis partout* dans lequel, en 1942, Brasillach plaiderait pour l'arrestation, sans distinction,

des familles juives : « Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits. »

En cette même année 1987 paraissait, aux Editions du Rocher et sous le titre *Brasillach et la génération perdue*, un collectif d'hommages rédigés, avec des accents lyriques, par Pierre Sipriot, Thierry Maulnier, Bernard George, Jean Anouilh, Jean-Marc Varaut et surtout Maurice Bardèche, qui écrivait : « je ne trouve rien d'aberrant ni même d'étonnant dans la conduite de Robert Brasillach. Je ne ressens absolument pas son attitude comme un simple choix, celui du bon sens. » Qui était Maurice Bardèche ? Le beau-frère, le meilleur ami et le légataire testamentaire de Brasillach, l'éditeur de ses *Oeuvres complètes* au Club de l'Honnête Homme (ça ne s'invente pas), et le créateur de la revue *Défense de l'Occident*, dans laquelle, jusqu'à sa mort en 1998, il publia des articles négationnistes dont celui tristement célèbre de Robert Faurisson : « le Problème des chambres à gaz ».

Quinze ans ont passé depuis cette tentative, sinon de sanctification, du moins de banalisation. Brasillach ne sent plus le soufre. Des extraits de son oeuvre sont publiés dans des manuels scolaires. C'est la même Anne Brassié que le *Dictionnaire des lettres françaises* (Livre de Poche) a requis pour rédiger, en 1998, la notice consacrée à Brasillach. On trouve ses romans en librairie : ce sont, à l'exception des *Sept Couleurs*, des succédanés vaporeux du *Grand Meaulnes* où l'enfance est toujours perdue et la femme, inatteignable. Son *Anthologie de la poésie grecque* est citée par Jacques Lacarrière dans son dernier livre ; il a raison, c'est sans doute ce que Brasillach a fait de mieux, avec sa *Présence de Virgile*, son portrait de Corneille et *Notre avant-guerre*, témoignage sur la vie des jeunes intellectuels des années 30.

Une universitaire se charge aujourd'hui, il était temps, de réfuter les hagiographies de ces années Mitterrand, pardon, Front national. Elle s'appelle Alice Kaplan. Son père siégea comme procureur au procès de Nuremberg. Son livre a les défauts et les vertus des enquêtes à l'américaine. Le principal défaut : une façon linéaire de raconter l'occupation allemande, le milieu littéraire ou la libération de Paris comme si le lecteur était un élève de CM2. La principale vertu : une opiniâtreté qui l'a conduite à retrouver les articles les plus compromettants (expurgés avec soin par Maurice Bardèche des prétendues *oeuvres complètes*) et à établir, pour la première fois,

la biographie des quatre jurés qui prononcèrent la sentence de mort. Mais le principal mérite de cet essai est son équanimité. Entre le délire révisionniste des thuriféraires de Brasillach et la violence de contempteurs qui n'étaient pas nés en 1945, Alice Kaplan met à jour, avec objectivité et sans morale d'escalier, le dossier de l'accusé.

Tout plaide contre lui. Hitlérien dès 1936, antisémite forcené (il compare les juifs à des singes), adorateur transi de la Wehrmacht, fier de « coucher avec l'Allemagne », Brasillach est un fasciste exemplaire. Il est né pour faire mal et doué pour l'anathème. Romancier à l'eau de rose mais journaliste au vitriol, il ne brille que dans la détestation de son époque, la haine de ses contemporains, l'outrance verbale. A 30 ans, il a déjà l'âme d'un délateur. Prisonnier en 1940 dans un Oflag, il désigne les juifs qu'il convient de faire taire ou d'expulser. Rédacteur en chef de *Je suis partout* (qui tirait à 300 000 exemplaires !), il imprime noir sur blanc les noms et adresses de résistants, de gaullistes, de juifs. Dans ses propres articles, il soupçonne la Sorbonne d'abriter des enseignants engagés dans des mouvements « terroristes », accuse des lycéens de Lakanal d'avoir arraché un portrait de Pétain et un petit village de l'Hérault d'avoir ridiculisé le Maréchal lors d'un 14 Juillet. C'est peut-être ce qu'il y a de pire, chez cet allié substantiel de la Kommandantur, chez cet indic à binocles : le plaisir de la dénonciation, l'orgasme du mouchard, l'âme d'un Judas, et la volonté de nuire. Donc de tuer.

Mais Alice Kaplan rappelle aussi ce qui, à l'heure de la défaite, le distingue de beaucoup d'autres écrivains collabos. Il ne s'est pas enfui à Sigmaringen ni à Baden-Baden. Pour que sa mère fût libérée, il s'est livré lui-même à la police. Et bravache, inconscient, insensible, ou trop stendhalien (« Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme, c'est la seule chose qui ne s'achète pas », pensait Mathilde de La Mole), il a assumé la responsabilité entière de tous ses écrits et il ne s'est jamais renié quand il fut jugé, le 19 janvier 1945. Jugé ? Le mot convient mal. A peine est-il question d'antisémitisme. Le procureur Marcel Reboul fonde plutôt son réquisitoire, tissé de pesantes métaphores, sur le désir homosexuel que Brasillach aurait toujours éprouvé pour l'Allemagne nazie. Et l'avocat Jacques Isorni donne à l'excès dans la mauvaise littérature de prétoire (« Les peuples civilisés fusillent-ils leurs poètes ? »).

### Alice Kaplan rouvre le passionnant dossier Brasillach

En vertu de l'article 75, Brasillach est donc accusé de s'être rendu coupable du crime d'intelligence avec l'ennemi. Dans la foule, un homme crie : « C'est une honte ! », l'accusé rétorque : « C'est un honneur ! » Trois semaines plus tard, il est fusillé. On ne connaîtra la réalité des camps d'extermination qu'au printemps. Qu'en savait exactement l'auteur de *la Conquérante* ? N'avait-il pas écrit, dès le 6 novembre 1944, que la déportation avait pour but « la mort, pure et simple » ? Alice Kaplan a raison de rappeler que « les premiers procès d'épuration ne s'intéressèrent pas à la question du génocide, de la complicité dans la déportation des juifs ; ils tournaient autour du crime de trahison ». Aujourd'hui - et Simone de Beauvoir fut la première à le suggérer -, il serait sans doute condamné pour crime de plume contre l'humanité. Mais le point de vue rétrospectif convient mal à un tel procès, et l'erreur la plus lourde serait évidemment d'attribuer au Brasillach de 1945 le négationnisme que proclamait son beau-frère dans les années 80.

Si le procès tel que le raconte fort bien Alice Kaplan paraît d'un autre temps, si la peine de mort n'est plus chez nous qu'un sombre souvenir, et si les romans doux de cet écrivain dévoyé ont terriblement vieilli, la force symbolique qui continue de s'attacher à sa mort demeure bien actuelle. Dans un pays où la littérature impose encore le respect, cette exécution n'en finit pas de rappeler aux intellectuels tentés par l'action politique et guettés par l'irresponsabilité qu'ils sont redevables devant l'Histoire de ce qu'ils ont pensé, de ce qu'ils ont écrit, de leur obstination à ne pas reconnaître leurs erreurs et de ce que leurs lecteurs ont cru devoir prendre à la lettre. Car les mots peuvent tuer, aussi. Comme ils peuvent pardonner...

Il est bientôt 19 heures, la nuit tombe sur le Palais de Justice quand Marcel Reboul, sur le ton soudain de la confiance, termine son réquisitoire en fixant droit les yeux d'un Brasillach amaigri, enfantin, inflexible. Et le regret accablé du procureur résonne, un demi-siècle plus tard, comme le bourdon fêlé d'une cathédrale : « J'ai cherché un mot de pitié et je n'ai rien trouvé parce qu'il n'y avait rien..., j'ai compris que vous étiez seul, seul avec votre talent magnifique qui était inutile parce qu'il n'était pas miséricordieux. J'ai compris qu'il fallait que je me lève pour accomplir mon devoir, car si je ne l'avais pas fait, trop de voix d'outre-tombe auraient pu chuchoter à mon oreille ce mot terrible que vous avez préparé pour d'autres : "Qu'attend-on ?" »

(Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*, 25-31 octobre 2001)

Quand on la félicite pour son français presque parfait, Alice Kaplan répond qu'elle en apprend encore tous les jours. « D'ailleurs, ce matin, j'ai découvert deux nouveaux mots bidonnage et gourdasse ! » Ce qui est drôle, c'est qu'elle a passé la matinée à *France Culture*. Elle est enjouée, vive, classique-chic, grosse tête pas austère, à la façon d'une héroïne d'Alison Lurie. Titulaire d'un doctorat de littérature française, fondatrice du centre d'études françaises et francophones à l'université de Duke, elle publie « *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach* ». Pas besoin d'avoir fait des études d'histoire pour être pris par cet ouvrage, à la fois limpide et pointu, qui se dévore comme une enquête, d'ailleurs c'en est une. Comment Brasillach est-il devenu un écrivain fasciste ? Pourquoi est-il le seul écrivain notoire qui, pour avoir collaboré avec les nazis, a été fusillé en 1945 ? Pourquoi de Gaulle ne l'a-t-il pas gracié ? Pourquoi Camus a-t-il signé la pétition en sa faveur et pas Simone de Beauvoir ? Autant de questions passionnantes. Une autre, plus personnelle : pourquoi une Américaine se plonge-t-elle sept ans dans les archives de la France de la Seconde Guerre mondiale ? « Pendant toutes mes recherches, une image de mon enfance ne cessait de revenir. En 1963, quand j'avais 8 ans, j'ai découvert, dans le tiroir du bureau de mon père, une boîte remplie de photographies des camps de concentration. Elles avaient été utilisées pendant les procès de Nuremberg, où il avait siégé comme procureur en 1945. » A ce traumatisme, il faut ajouter un amour pour la langue française, né dans une pension suisse où Alice est envoyée à 15 ans. Francophile acharnée, elle accumule les diplômes, soutient une thèse sur les écrivains fascistes, travaille sur *Bagatelles pour un massacre* de Céline, aboutit presque naturellement au cas Brasillach, après avoir découvert la plaidoirie de son avocat, Jacques Isorni. « J'ai été impressionnée par son éloquence, une véritable oeuvre théâtrale. J'ai voulu repeupler la salle d'audience de ce procès qui a duré six heures et abouti à la condamnation d'un homme de 34 ans. » Mission accomplie :

### La collaboration dans tous ses états

Reboul, les quatre jurés dont elle a retrouvé la trace après un véritable parcours de combattante, les figures intellectuelles de l'époque. A la fin de son enquête, Alice Kaplan a le courage de prendre parti : Brasillach était-il coupable ? Oui. Aurait-il dû être fusillé ? « Non, répond-elle, parce que le mythe d'un Brasillach martyr innocent a nourri le discours de l'extrême droite et des négationnistes, et que ce mythe n'existerait pas si l'écrivain n'avait pas été exécuté. C'est le prix de la décision prise par de Gaulle au nom de l'exemplarité. »

(Olivia De Lamberterie, *Magazine Elle*, 29 octobre 2001)

Retour sur le diplomate Otto Abetz et l'écrivain Robert Brasillach, figures du Paris occupé, grâce à de jeunes chercheurs exempts du "regard français". Instructif.

*Otto abetz et les français* de Barbara Lambauer. Fayard, 902 p., 30 EURO (196,80 F). En librairie le 6 novembre. *Intelligence avec l'ennemi, Le procès Brasillach* ("The Collaborator. The Trial and Execution of Robert Brasillach") d'Alice Kaplan. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bruno Poncharal, Gallimard, 308 p., 22,50 EURO (147,59 F).

Deux ouvrages à caractère biographique reviennent sur la France de l'Occupation par le biais d'acteurs importants du versant le plus noir de son histoire, le diplomate allemand Otto Abetz et l'écrivain français Robert Brasillach. Le premier, oeuvre d'une historienne autrichienne, prend pour centre de gravité les années sombres, quand Abetz était à son zénith. Le second, qu'on doit à une universitaire américaine, place le curseur sur le début de l'année 1945, quand sonne l'heure des comptes pour Brasillach. Ces regards, à la fois savants et extérieurs, utiles pour dépasser nos débats franco-français, attestent aussi qu'a vécu la biographie classique, qui déroulait sans accroc le fil d'une vie dont tous les moments étaient équivalents.

(...)

Avec pour toile de fond la même période et un même souci d'éclairer un destin individuel, l'ouvrage qu'Alice Kaplan,

professeur de littérature à Duke University, consacre à Brasillach emprunte à une veine composite et plus intuitive. L'auteur rappelle, à grands traits et avec talent, le parcours de ce normalien devenu critique littéraire de *L'Action française*, puis rédacteur en chef de *Je suis partout*. Prisonnier de guerre en 1940, il est libéré en avril 1941 sur l'intervention d'Abetz. Le pamphlétaire devient un des hommes les plus en vue de la collaboration. Il s'en prend violemment aux juifs, aux caciques du Front populaire (avec une haine recuite contre Georges Mandel et Jean Zay, qui seront assassinés). Il vomit la République, "vieille putain agonisante, garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche". Mais le nœud du projet d'Alice Kaplan est de reconstituer le procès de Brasillach clos par une condamnation à mort exécutée le 6 février 1945. Elle s'intéresse donc à ses protagonistes, disséquant positions et itinéraires individuels du procureur général et de l'avocat de Brasillach, sondant les jurés. Pour évoquer ces seconds rôles négligés, l'auteur use de techniques à mi-chemin des approches historique et romanesque. Partie sur leurs traces avec de maigres indices, elle furete dans les archives privées et publiques, sollicite les souvenirs de leurs proches et sillonne leurs quartiers éventrés un peu à la façon du Modiano de Dora Bruder, du Rouaud des Champs d'honneur. De l'imprimeur d'Aubervilliers, de l'ingénieur de Saint-Maur, de l'employé de Villetaneuse, du technicien militant communiste, on saura finalement peu de choses. Reste le procès lui-même. Brasillach y tient la dragée haute à l'accusation : "Je ne puis rien regretter de ce qui a été moi-même." Son avocat se trompe de plaidoirie, brillant quand il eût fallu convaincre. Quant à la pétition rédigée pour réclamer la grâce de Brasillach, à l'initiative de Jean Anouilh, Marcel Aymé et François Mauriac, on sait que le général de Gaulle décida de ne pas y céder. Il s'en justifia, de façon elliptique quoique transparente, dans ses *Mémoires de guerre*, à propos des écrivains condamnés à mort : "S'ils n'avaient pas servi directement et passionnément l'ennemi, je commuais leur peine, par principe. Dans un cas contraire - le seul -, je ne me sentis pas le droit de gracier. Car, dans les lettres, comme en tout, le talent est un titre de responsabilité."

Alice Kaplan, qui ne cèle rien des monstrueuses pages noircies sous l'Occupation par le polémiste, le juge coupable. Elle déplore cependant qu'en le fusillant on l'ait érigé en mythique martyr

innocent. Un mythe ? Précisément non. Une figure exclusivement célébrée par sa famille d'extrême droite, ce qui est bien le moins. Il est des mots qui tuent toute potentialité de mythe, aussi sûrement que les balles d'un peloton d'exécution, tels ceux que Brasillach écrivit au lendemain des grandes rafles de l'été 1942 quand il proclama la nécessité de "se séparer des juifs en bloc et de ne pas garder de petits".

(Laurent Douzou, *Le Monde des Livres*, 1er novembre 2001)

### Intelligence avec l'ennemi, Le procès Brasillach

Depuis son exécution pour « s'être rendu coupable du crime d'intelligence avec l'ennemi », l'écrivain Robert Brasillach (1909-1945) maintient la France entre haut-le-cœur et consonance, c'est selon, avec une question rituelle : fallait-il le fusiller ? En préférant une interrogation qui abandonne la controverse pour l'éclaircissement - pourquoi fut-il passé par les armes ? - l'universitaire américaine Alice Kaplan produit une étude tenace et parfois inspirée. Et ce malgré la focale variable du point de vue : relève-t-il de l'Histoire, de la littérature ou de l'histoire littéraire ? Voilà sans doute le prix à payer pour sortir des sentiers battus...

L'homosexualité de Brasillach revient comme un leitmotiv, parfois assourdi au nom des gages de non-homophobie que tient à donner l'auteur. Mais on pioche de quoi relancer la réflexion sur l'aspect (homo)sexuel de la collaboration, cette danse nuptiale devant l'occupant, que Jean-Paul Sartre avait parfaitement saisi (« Qu'est-ce qu'un collaborateur », dans *Situations III*). On déchiffre à quel point Brasillach fut « meilleur » nazi que prosateur, fourguant son talent non dans des églogues et des historiettes en vertu desquelles on prétendit le sauver mais plutôt dans des articles carnassiers enjoignant de ne jamais oublier les enfants lors des rafles de Juifs et dénonçant avec jouissance tous ceux qui risquaient leur peau entre 1940 et 1944.

Des pages souverainement saturniennes font revivre le procès fatal. Enfin est démontée à merveille la propagande iconolâtre dont devait être l'objet, de la part de l'extrême droite, ce « *James Dean du fascisme français* » (sic)

(Antoine Perraut, *TRA* n° 2708 du 5 décembre 2001)

### Robert Brasillach, un si « gentil » facho

Le 19 janvier 1945, Brasillach devint le seul écrivain français condamné à mort, puis exécuté. Une universitaire américaine, Alice Kaplan, a rassemblé les pièces du procès qu'elle livre aujourd'hui dans « *Intelligence avec l'ennemi* ». Une manière brillante de s'interroger sur la responsabilité des intellectuels en temps de guerre.

Un « grand procès » : on imagine aussitôt une lente dramaturgie solennelle, le temps corrodant les résolutions et les haines, des étapes, des retournements. Les deux années qui virent la libération de Paris et la victoire des Alliés nous offrent plusieurs de ces tragédies à toges et à hermines. Les accusés portent de petits costumes croisés pisseux, leur fierté patriotarde est vite changée en stupeur quand ils se découvrent détestés, méprisés, jugés d'avance par des militants pressés d'en finir dans des prétoires glacés ou surchauffés, où les journalistes guettent, comme à Guignol, les gendarmes de la veille bons pour le poteau. Procès Pétain, Laval - célébrations des noces républicaines de la Justice avec la Terreur. A la va-vite, tout ça ! Pas de temps morts.

On imagine aujourd'hui des semaines de parade judiciaire, des envolées d'éloquence; le procès de Robert Brasillach, grand spectacle s'il en fut, commence à 13 heures le 19 janvier 1945 : acte d'accusation. A 13 h 45, interrogatoire. A 15 h 45, réquisitoire. Le grand moment du procureur Reboul, la voix d'or (un or qui a souvent brillé sous Vichy...). 17 h 20, plaidoyer de Me Isorni, qui s'entraîne pour défendre Pétain et ne rêve que littérature et Académie. 18 h 30 : « *Brasillach, avez-vous des questions ? - Non, monsieur le Président.* » 18 h 35, délibération. 19 heures, verdict : la mort. Quelques cris et remous; on arrête un jeune homme surexcité; c'est fini. Brasillach sera fusillé le 6 février, pour l'anniversaire du 6 février 1934, la journée où la France frôla l'aventure fasciste.

Ce 19 janvier, le procès en Cour de justice du plus emblématique des écrivains collabos a duré six heures, avec une suspension d'un quart d'heure. Sous la Terreur aussi, le Tribunal révolutionnaire jugeait au galop. La vitesse nourrit la peur et l'humiliation. A l'origine de la légende Brasillach - publiciste tour à tour enragé et larmoyant dont on a tenté de faire un Chénier, un « poète foudroyé », l'ami de Virgile, de Corneille et des lyriques grecs, fusillé avec

les mêmes balles que les truands Bony-Lafont-, à l'origine du grand montage nostalgique et du culte qui dure encore, une mini-tragédie, un grand opéra judiciaire miniaturisé.

Mme Kaplan, professeur « romaniste » à l'université de Duke, aux Etats-Unis, spécialiste de nos démanagements fascisants, a choisi non pas de faire la bio d'un Brasillach replacé dans le décor et le contexte de la France de 1930 à 1945, crépuscule et agonie de la IIIe République, mais de concentrer son sujet dans l'analyse méticuleuse de la célébration-symbole. Ce faisant, elle tire les choses vers le haut et les réduit à ce qu'elles sont, tout ensemble : il y a du militantisme dans sa méticulosité. Juive, fille d'un procureur au tribunal de Nuremberg, Mme Kaplan ne se prétend pas « objective », mais précise et libre. Quand sa qualité d'étrangère et de femme d'une autre génération lui impose des approximations, des survols rapides, des aide-mémoire (qui seront bien utiles aux lecteurs français de 20 ans !), elle devient impitoyable.

Sa force vient de n'avoir rien à gagner ni à perdre, d'analyser cette histoire de collaboration (titre américain : « *The Collaborator* »), alors que les Français, sur le sujet, se sentent tous concernés. Tous : un cadavre caché dans le placard, et qui pue. De Gaulle avait pourtant tout fait pour les en débarrasser. Mme Kaplan, que cette charogne n'incommoder pas, peut sans grimaces parler des Français humiliés de 1940, de la délation devenue maladie nationale, de la définition si floue, si équivoque de la « collaboration », du serment des magistrats à Pétain. Elle peut remarquer au passage que seuls deux écrivains (Guéhenno et Char) renoncèrent à publier sous la botte (elle aurait pu ajouter Malraux). Elle n'a ni honneur à laver ni humiliation à digérer. Elle lit, cite, rectifie. Elle n'a pas connu ces gens-là.

Brasillach (1909-1945) ne fut pas le seul écrivain français condamné à mort à la Libération - il fut le seul exécuté. Béraud, Rebatet, Châteaubriant furent graciés ou s'enfuirent. Paul Chack, écrivain de marine et polémiste anglophobe, ne jouait pas sur le même terrain que Brasillach, fils d'officier tué à l'ennemi, pupille de la Nation, normalien (c'est-à-dire une espèce d'aristo dans la méritocratie républicaine), bon jeune homme saisi par le goût de la force nazie et la haine antijuive apprise chez Maurras. Voilà un exemple de la supériorité de Mme Kaplan sur un analyste de chez nous : elle peut dire tranquillement que *Je suis partout* était un

torchon, que *L'Action française* enseigna la haine à ses disciples et militants, la haine sordide, stupide, alors qu'en nous, Français, il y a toujours une petite nostalgie classique, latine, une révérence d'ex-bon élève. Le barbichu de Martigues, frénétique et solitaire, ne pouvait pas avoir tout faux; il devait rester entre ses excès comme un parfum d'humanisme, une musique du passé - et Brasillach, le gentil binoclard, un peu dodu, si doux avec les dames, si gamin, qui se payait Gide ou Benda dans des chroniques éblouissantes, pouvait-il vraiment avoir écrit ces horreurs sur les « *singes* », sur les « *rats* » (entendez les Juifs) ? Ah, les éditeurs de ses « *oeuvres complètes* » (n'est-ce pas, Maurice Bardèche ?) avaient été sages en gommant ici, omettant là, afin que fût présentable à jamais le seul martyr littéraire de la collaboration ! Non pas un bel Aryen à la Arno Breker, mais un rêveur, un travailleur acharné (les meilleurs moments de sa vie furent sans doute les mois passés à l'Oflog ou en cellule à Fresnes, où il noircissait page après page). Et n'était-il pas plus libéral qu'on ne l'a prétendu ? Il tolérait qu'on admirât Proust et Chaplin. C'est dire...

Parmi les si nombreux commentaires du cas Brasillach, l'analyse de Mme Kaplan tranche par les remarques où elle nous entraîne. Elle rappelle opportunément que l'horreur des camps d'extermination ne fut connue qu'au printemps de 1945, alors que le procès Brasillach date de janvier. Seuls le Struthof et Maidenek avaient été libérés et l'information n'était pas vraiment diffusée. Cela explique que l'antisémitisme de Brasillach n'ait pas été au cœur de l'accusation : l'écrivain fut condamné pour « *trahison* » et « *intelligence avec l'ennemi* », aux termes de l'article 75 du Code pénal. Dans son portrait psychologique de Brasillach, elle insiste sur son caractère ambivalent : méchant et sentimental, polémiste furieux et élégiaque au cœur sur la main, idéologue féroce et romancier mollasson. Elle note aussi combien l'explication par l'homosexualité (supposée) telle que l'esquisse le procureur Reboul paraît aujourd'hui démodée et simplette. Bref, tout l'effort d'Alice Kaplan tend à décomposer Brasillach en plusieurs personnages contradictoires, alors que la tendance française consista à bricoler un personnage cohérent, acceptable, tolérable, à majorer sa fermeté d'âme (il fut très digne à son procès) et à minorer ses cruautés, ses dénonciations, ses sarcasmes meurtriers.

Le « secret de fabrication » de Mme

Kaplan est dans le soin pris à interpréter les détails : qui étaient le procureur Reboul, l'avocat Isorni, les quatre banlieusards désignés comme jurés ? En donnant de la chair aux comparses, elle oblige à restituer l'accusé dans sa probable réalité. La mise en scène familière du procès l'aide à arracher au condamné certains des costumes trop habilement coupés dont on l'a affublé. Mme Kaplan pense que Brasillach était coupable, gravement coupable, mais que son exécution fut une erreur politique : elle offrait un martyr au fascisme français. C'est le seul moment où elle intervient dans un travail vibrant de passion mais superbement contrôlé.

### Extraits de « Intelligence avec l'ennemi : le procès Brasillach »

#### LE RÉQUISITOIRE DU PROCUREUR MARCEL REBOUL

« [...] Brasillach se présente devant vous paré de toutes les séductions de l'écrivain, et je dirai maintenant que je l'ai entendu - car je ne le connaissais pas - paré de toutes les séductions de l'éloquence persuasive. [...]

« Pourquoi cet homme riche de tant de dons, comblé de tant de succès, qui aurait pu, s'il était demeuré dans la ligne de ses aspirations premières, devenir l'un des plus éminents écrivains de notre pays, a-t-il abusé de ses dons, de ses succès, de cette autorité pour tenter d'entraîner la jeunesse d'abord vers une politique stérile, ensuite vers l'ennemi ? »

L'adjectif « stérile » allait être le mot clé de tout ce qui suivrait. [...]

Parmi les phrases lues par Reboul aux jurés, on trouve les attaques de Brasillach contre les juifs. Le procureur isola deux des pires citations antisémites de l'écrivain

« Il faut traiter le problème juif sans aucun sentimentalisme » et « Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits ». Il mit ces propos en contraste avec les déclarations faites par Brasillach pendant son interrogatoire, où il se présentait comme un humaniste opposé à la violence collective. Reboul regagnait ainsi le terrain perdu par Vidal [*NDLR : le président du tribunal*]. Il n'avait pas une gestuelle particulièrement spectaculaire, mais il savait, grâce à sa voix, communiquer au public sa colère et sa passion. Il adressa ces mots à Brasillach, et seulement à Brasillach :

« Et même lorsque, tout de même, à la vue des excès, vous croyez opportun et politique de jeter un pleur sur ces séparations

effroyables qui sont imposées aux mères israéliennes arrachées de leurs enfants, lorsque vous sentez ce qu'il y a d'atroce dans ce martyr qui commence à Paris pour les juifs, et qui finira dans les camps exceptionnels de sévérité, en Pologne, vous dites: "Je réprovoque ces séparations", mais immédiatement, rectifiant -et je vous cite votre article "Les sept internationales contre la patrie", vous spécifiez : "Il ne faut pas oublier que ces séparations sont l'oeuvre de quelques policiers provocateurs", est-ce que vous croyez que c'est sérieux ? Est-ce que vous pensez aujourd'hui que vous pouvez soutenir l'argument de votre pitié après avoir écrit cette phrase de mauvaise foi : les séparations, oeuvre de quelques policiers provocateurs? » [...] Reboul parle des « camps exceptionnels de sévérité »; l'expression « camp d'extermination » n'existe pas encore en janvier 1945, et l'étendue de la Solution finale nazie n'était pas encore connue.

Dans la lumière déclinante de l'après-midi, Reboul n'était plus qu'une grande silhouette sombre, l'image même de la conscience humaine :

« Ce que je cherchais, mais c'est un mot de pitié... Voilà ce que je voulais, voilà ce que j'ai cherché, et je n'ai rien trouvé, parce qu'il n'y avait rien. Alors, j'ai compris que vous étiez seul, seul avec votre talent magnifique qui était inutile parce qu'il n'était pas miséricordieux. J'ai compris qu'il fallait que je me lève pour accomplir mon devoir, car, si je ne l'avais pas fait, trop de voix mortes d'outre-tombe auraient pu chuchoter à mon oreille ce mot terrible que vous avez préparé pour d'autres: "Qu'attend-on?" [...] »

PLAIDOIRIE DE Me JACQUES ISORNI

« [...] Tandis que, pour Reboul, Brasillach était un ennemi de la patrie et qu'il avait utilisé son talent pour pervertir la jeunesse, Isorni proclamait qu'il était au centre des lettres françaises, l'âme de sa génération. [...] »

« Pour nous, la littérature de Brasillach serait un peu comme un matin rayonnant, avec ses premières ferveurs, ses espérances, ses amitiés pour toujours... Il est celui qui a merveilleusement dépeint, de cette phrase allongée, souple et pleine, notre éveil à la vie, notre extase devant les richesses de l'existence. C'est lui qui a exprimé nos goûts, nos angoisses, nos combats, nos premières désillusions d'hommes. Il a été notre jeunesse -la mienne. Il a été la jeunesse de toute ma

génération et, condamné ou acquitté, demain, dans un demi-siècle, c'est par lui, par lui seul peut-être, qu'elle se transmettra à nos enfants. C'est par lui que le patrimoine de nos 20 ans ou de nos 30 ans a quelque chance de survivre. [...] »

#### L'EXÉCUTION

[...] Les douze hommes du peloton d'exécution se mirent en ligne. Brasillach refusa qu'on lui bande les yeux. Au moment de la mise à feu, il s'écria: « Vive la France quand même. » Un mot de la fin qui est typique de Brasillach et qui laisse une dernière fois transparaître sa ferveur idéologique en même temps que son goût pour le bon mot, son art de dire ce qu'il faut au moment où il faut. Après l'exécution, Isorni ramassa une goutte de sang sur un mouchoir destiné aux proches de l'écrivain. [...]

(François Nourissier, de l'académie Goncourt, *Le Point*, 5 oct. 2001)

#### Intelligence avec l'ennemi, le procès de Robert Brasillach

Titulaire d'un doctorat de littérature française, l'Américaine Alice Kaplan s'est lancée dans une aventure difficile, mais qui donne d'immédiats résultats sur cette période que le peuple de France tarde toujours à aborder de plein fouet.

Un rapide sondage m'a fait sourire de tristesse : dans certaines librairies de Suisse romande, on ignore le nom même de cet écrivain, qui fait partie d'une très riche période stylistique de la langue française...

Mais revenons aux questions que pose Alice Kaplan dans ce livre, questions que nous partageons tous : pourquoi Brasillach a-t-il été fusillé ? Pourquoi, malgré une pétition orchestrée par Mauriac, Anouilh, Aymé et où l'on reconnaît la signature de Camus, oui pourquoi De Gaulle n'a pas dit non à cette exécution ? L'avocat de Brasillach était Jacques Isorni, dont l'éloquence est pour tout plaideur une référence. Pourtant après six heures de procès, la Cour condamna, à l'âge de 34 ans, Robert Brasillach, l'un des plus grands écrivains du XXe siècle.

Brasillach coupable, oui. Le faire exécuter, non. Un livre passionnant sur la responsabilité des intellectuels.

(*Le Nouveau Libéral* (Genève), 22 nov. 2001)

#### Brasillach : questions sans réponse

L'éclat du supplice a déplacé les bornes de l'oubli. L'affaire Brasillach n'est pas seulement le procès le plus retentissant de la Libération, ce n'est pas seulement l'histoire d'une exécution - cet écrivain de 35 ans qui, au petit matin, dans un fossé du fort de Montrouge, tombe sous les balles en criant: « Vive la France quand même ! » Brasillach parce qu'il a été fusillé (qui se souvient du procès de Rebatet, qui fut gracié) continue de remuer ses mystères et ses questions, comme si la mort n'avait pas mis un point final à sa vie. Après l'avocat Michel Laval, auteur d'un *Brasillach ou la trahison du clerc*, une historienne américaine, Alice Kaplan, dont le père avait siégé comme procureur au procès de Nuremberg, se penche aujourd'hui sur cette bouche d'ombre.

*Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach* retrace l'itinéraire d'un intellectuel qui court librement à sa perte. C'est aussi une enquête sur un procès et un regard rétrospectif sur une justice menée à grand train, comme toutes les justices de guerre. Le procès de l'écrivain commence le 19 janvier 1945 à 13 heures, le verdict est rendu le même jour, six heures plus tard, et Brasillach est fusillé le 6 février. Sur cette scène brève, quelques personnages apparaissent, emmenés par deux maîtres de l'éloquence, Jacques Isorni, le célèbre avocat, et Reboul, l'efficace procureur. Une anecdote nous rappelle que l'Histoire est un roman : Reboul est locataire d'un appartement qui appartient à Isorni, les deux hommes sont voisins et amis. On reconnaît Merleau-Ponty et Simone de Beauvoir dans les rangs du public. Alexandre Astruc, de *Combat*, et Madeleine Jacob, de *Franc-Tireur*, se tiennent sur les bancs de la presse. Il y a aussi des visages plus flous, déjà presque effacés par le temps, à jamais disparus d'un monde où ils n'ont jamais tenu une grande place, comme les quatre jurés de la cour. Debout dans le box des accusés, Brasillach, petit, légère pointe d'accent méridional, qui ne dit pas tout mais ne renie rien.

Brasillach ou l'intelligence pervertie. Normalien, compagnon de khâgne de Roger Vailland, ami de Claude Roy, qui partagea un temps ses idées, c'est un homme encore jeune avec déjà une solide réputation. En tant qu'écrivain, il a logé son talent dans son oeuvre critique plus que dans ses romans. On lui doit aussi la première histoire du cinéma jamais écrite. C'est ce lecteur érudit, sensible, sentimental, capable de vacheries, journaliste

infatigable, qui se range dans le camp du fascisme français en rejoignant la rédaction de *Je suis partout*, où il ne se prive de rien. Dénonciations, menaces *ad hominem*, imprécations antisémites composent semaine après semaine un bréviaire de la haine. Le procureur n'a pas à se fatiguer pour exhiber quelques perles de venin. Citons la plus connue, la plus terrible aussi : « Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits. » L'histoire de ce procès nous rappelle qu'il y a des mots qui tuent.

Plus d'un demi-siècle après, une double évidence s'impose. Un homme qui a fait son métier des mots est puni à mort pour ce qu'il a écrit et c'est la justice qui passe. Cette justice est imparfaite: Brasillach avait refusé le tourisme de survie du côté de Sigmaringen, il a payé pour les autres, un an plus tard, il aurait été gracié. L'obscurité qui demeure est celle qui entoure la chute de Brasillach. Dans le *Dictionnaire amoureux de la Grèce*, Jacques Lacarrière, peu suspect d'amitiés fascistes, citait l'*Anthologie de la poésie grecque* de Brasillach. Alice Kaplan la range un peu vite, à l'américaine, au rayon gay. Oublions le sexe, retournons au texte comme nous y invitait Lacarrière : « Brasillach évoque l'âge d'or de l'humanité, quand la parole des poètes, plénier et nue, ignorait l'usure des mots et des images. » Voilà le mystère et voilà la question, le pays d'incertitude où nous mène le livre de Kaplan : comment la barbarie peut-elle à ce point coexister avec la culture ? Pourquoi les humanités ne protègent-elles pas des inhumanités ? Par quelle chimie de l'âme un homme qui fait son miel de Pindare et de Sophocle devient-il un salaud ?

(Daniel Rondeau, *L'Express*, 11 octobre 2001)

#### Le procès Brasillach

Professeur d'études romanes et de littérature à Duke University, Alice Kaplan se penche minutieusement sur le procès de Robert Brasillach, fusillé au fort de Montrouge après s'être vu condamné à la peine capitale pour « intelligence avec l'ennemi ».

Né à Perpignan le 31 mars 1909, le brillant auteur de « Comme le temps passe » payait ainsi d'avoir été l'une des plumes les plus virulentes de la presse collaborationniste, rédacteur en chef du pro-Nazi et féroce antisémite hebdomadaire « Je suis partout ». De nombreux intellectuels (d'Albert Camus à François Mauriac, de Marcel Aymé à Jean Cocteau, de Colette à Claudel, de Valéry à

Jean Paulhan) demanderont la clémence pour le traître; en vain. Un Picasso, un Sartre, une Simone de Beauvoir, un André Gide (et, bien sûr, un Aragon, un Eluard) refuseront, quant à eux, de signer la fameuse pétition qui circula pour obtenir son recours en grâce.

Brasillach était-il coupable ?, demande Alice Kaplan, p.249 : « Oui. Aurait-il dû être fusillé ? Non. En 1945, c'était de la vision fasciste de Brasillach que la France espérait se débarrasser en même temps que de l'homme. Aujourd'hui, le mythe d'un Brasillach martyr innocent vient nourrir le discours de l'extrême droite. On peut affirmer, a posteriori que ce mythe n'existerait pas si Brasillach n'avait pas été exécuté ; c'est le prix de la décision prise par de Gaulle le 6 février 1945, au nom de l'expemparité ».

(Fr.M., *La Libre Belgique*, 15 octobre 2001)

#### Les mauvaises couleurs de Brasillach

« Intelligence avec l'ennemi : le procès Brasillach » (Gallimard). Alice Kaplan, universitaire américaine, relance le débat sur l'écrivain collabo, avec brio.

Le 6 février 1934, dix-sept morts lors des émeutes d'extrême-droite à Paris (ce soir là, Brasillach est au théâtre), le 6 février 1945, Robert Brasillach est fusillé au Fort de Montrouge. Avant l'exécution il dit à ses avocats : « C'est aujourd'hui le 6 février, vous penserez à moi et vous penserez aux autres qui sont morts le même jour il y a onze ans. » Ces « autres », Brasillach les nommait toujours « les martyrs » du 6 février. « Aujourd'hui, dit Alice Kaplan, le mythe d'un Brasillach innocent vient nourrir le discours de l'extrême droite. » Son livre démontre qu'il est avant tout un traître, un collaborateur-dénonciateur et un antisémite farouche. « Coupable », oui, dit-elle. « Aurait-il dû être fusillé ? » non, répond-elle.

Coupable donc, et terriblement. Alice Kaplan le fusille par ses recherches, son travail, sa démonstration. Brasillach, écrivain reconnu à l'époque (il a frôlé le prix Goncourt pour « Les sept couleurs »), était un romancier des grands sentiments - fasciné par « Le Grand Meaulnes »...-, mais dans ses écrits de journaliste il est un exécuter, et dans sa responsabilité de rédacteur en chef de « Je suis partout » un indic.

Chaque semaine ce journal publiait une chronique intitulée « Partout et ailleurs » :

elle révélait, explique Alice Kaplan, « l'identité et le lieu où se trouvaient ceux qui tentaient de sauver leur vie (...) », ainsi, « on se souvient du juif belliciste Charles Ruff, dit Lussy, ancien député SFIO, lumière du parti, mais révoqué. L'article 5, alinéa 2, de la loi du 2 juin 1941 interdit à un juif d'être rédacteur de journaux. Sous le pseudonyme de Jean Lubert, Lussy écrit pourtant des articles sur Avignon et le Comtat dans un quotidien régional. Est-ce parce que ses ancêtres avaient un ghetto dans la Ville des papes ? » Et ce chaque semaine, avec parfois des renseignements plus précis, comme l'adresse ! »

Il ne faut pas oublier que dans « Je suis partout »... Brasillach « accusait le régime républicain des années trente d'avoir laissé les juifs ruiner le pays » : pour lui, la République était une « vieille putain agonisante, [une] garce vérolée, fleurant le patchouli et la et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir. Elle est toujours là, la mal blanchie, elle est toujours là la craquelée, la lézardée, sur le pas de sa porte, entourée de ses michés et de ses petits jeunots, aussi acharnés que les vieux. Elle les a tant servis, elle leur a tant rapporté de billets dans ses jaretelles : comment auraient-ils le cœur de l'abandonner, malgré les blennorragies et les chancres ? Ils en sont pourris jusqu'à l'os ».

Le même Brasillach, dans sa « Lettre à une provinciale » intitulée « la question singe » appelait à un « état raisonnable d'anti-simiétisme ». Le mot « juif », dans son article, était systématiquement remplacé par le mot « singe ». et ça donne cela : (...) On va au théâtre ? La salle est remplie de singes. Ils s'accrochent partout, aux balcons, aux avants-scène. Dans l'autobus, dans le métro ? Des singes. Je m'assieds innocemment au café ? A ma droite, à ma gauche, deux ou trois singes prennent place... leur habilité à imiter les gestes des hommes font que parfois nous ne les reconnaissons pas tout de suite... Ce que nous appellerons l'anti-simiétisme (veuillez bien lire, je vous prie) devient chaque jour une nécessité grave. »

Dans le même mouvement, il crie vengeance contre ses ennemis : « On les laissera crever sans sourciller, qu'on se rassure. Mais c'est urgent. Qu'attend-on pour fusiller les députés communistes ? C'est sans remords mais au contraire plein d'une immense espérance que nous vouons ces dernier au camp de concentration, sinon au poteau. » Et à ce propos, des ministres de la Troisième République, Reynaud, Blum, Mandel, jugés à Riom, Brasillach précise : « Nous ne voulons pas entendre parler de circonstances atténuantes. » Il écrira également : « Il faut traiter le problème juif

sans aucun sentimentalisme ; il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder les petits. »

Et c'est tout innocemment que le 6 septembre 1944, avant de se rendre à la préfecture de police, il écrira à sa Mère : « J'ai fait ce que je croyais bon pendant quatre ans, et d'ailleurs, il faudrait nous rendre cette justice que cela a été bon, puisque cela a permis aux autres gens de vivre. Les dernières semaines, où il y a tant de brutalités et de choses affreuses, montrent ce qu'aurait pu être l'Occupation pendant quatre ans s'il n'y avait pas eu de calme, des collaborateurs, un gouvernement de Vichy. »

Ainsi était Brasillach

(André Rollin, *Le Canard enchaîné*, 7 novembre 2001)

### Lectures dissidentes

[...] Phénomène ambigu que ce succès actuel des perdants, des maudits, étudiés avec un soin maniaque, qui doit beaucoup au principe de fascination-répulsion : nul ne peut dire comment se serait réellement comportés tous ces néo-résistants (environ 40 millions au dernier recensement). Et que dire des motivations profondes des néo-collabos ? Tout cela relève d'un jeu de rôle tout compte fait stérile, pour ne pas dire malsain. Le cas Brasillach est à ce propos éclairant. La thèse récente d'une universitaire américaine, A. Kaplan (spécialiste de Céline) illustre, malgré ses réelles qualités, le caractère subjectif des analyses anachroniques (*Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, Gallimard). Une phrase (stupide) dans un article enflammé se voit juxtaposée à des images insoutenables et voilà tout un parcours diabolisé. Kaplan apporte quelque chose à la connaissance de ce grand critique, bon poète et essayiste mais romancier un peu faible (à l'exception de *Comme le temps passe*) : l'homosexualité probable de Brasillach, sa lettre peu connue demandant sa grâce au général de Gaulle, la plaidoirie plus littéraire que convaincante de Maître Isorni. Kaplan, fille d'un procureur au procès de Nuremberg, en étudiant le procès de l'écrivain (qui ne dura que six heures !), donne ainsi un aperçu de l'épuration et démontre que la justice des vainqueurs n'est jamais que la guerre par d'autres moyens. Celle du poète car, dit-elle, "le mythe d'un innocent vient nourrir le discours de l'extrême droite". Conclusion doublement fautive. Primo, fusiller Brasillach, ce que de Gaulle avait bien compris, c'était prendre l'homme de lettres au sérieux ; c'était aussi considérer qu'un intellectuel devait payer le même prix que plus d'un lecteur de *Je suis partout*. Aussi lucide que courageux, Brasillach l'a d'ailleurs dit après la sentence : "c'est un honneur". Au

milieu du bain de sang qu'était la seconde guerre civile européenne, la mort d'un écrivain ne constituait pas une plus grande tragédie que celle d'un paysan normand, flamand ou poméranien. Ensuite, le mythe Brasillach n'a jamais fondé "le discours de l'extrême droite" malgré la sympathie générale pour le poète : ce qui fonde la pensée de ce milieu, c'est le refus de la décadence.

Le souvenir de Brasillach est constamment ravivé depuis 50 ans par l'association de ses Amis. Sous la direction de l'opiniâtre P. Junod, ils publient de copieux cahiers dont le dernier s'intitule *Le sang d'un poète* : 400 pages d'études dont la ferveur n'exclut pas toujours la pertinence. Le titre de cet émouvant recueil est dû à Pierre Maugué, ami de TP, récemment disparu, victime du cancer. P. Maugué était un vrai gentilhomme de la vieille Europe chez qui culture et vigueur cohabitaient parfaitement. Il préparait un essai décapant sur Nietzsche, l'éducateur des coeurs rebelles. En attendant de lire cet ultime message, pensons à lui, pensons à tous ces insoumis à qui nous devons de ne point faiblir devant l'adversité.

(Patrick Canavan, *Terre & Peuple*, Solstice d'hiver 2001)

### Robert Brasillach, les coulisses d'un procès singulier

De Steven Kaplan à Robert Paxton on ne comptait plus les historiens américains qui ont apporté des éclairages inédits sur l'histoire de France. Professeur des études romanes et de littérature à Duke University, Alice Kaplan, s'inscrit dans cette tradition en publiant une étude sur le procès de Robert Brasillach, fondée sur des archives jusqu'à présent inexploitées. L'ouvrage comporte sans doute quelques approximations : l'étrange « Conseil de la Résistance française libre » évoqué, en juin 1944, est ainsi sans doute le Comité français de la Libération nationale transformé, le 3 juin, en gouvernement-provisoire de la République française, à la fureur du président Roosevelt, dont Mme Kaplan partage visiblement les fortes réserves à l'égard du général de Gaulle. Le mérite de ce livre est de projeter un lumière crue sur un épisode douloureux pour la conscience française, en révélant le contexte humain du procès, les itinéraires singuliers du procureur, de l'avocat et des jurés.

Détail à peine croyable, le procureur Reboul et Jacques Isorni, défenseur de Brasillach, non seulement se connaissent bien – ce qui après est tout est assez courant dans le monde judiciaire mais habitent le même immeuble. L'histoire en outre se joue à fronts renversés : pendant l'Occupation Isorni, non

conformiste impénitent, a défendu des résistants, alors que le représentant du ministère public a prêté serment au Maréchal et occupé la fonction d'accusateur au sein de l'une des juridictions d'exception instituées par Vichy. Les jurés méritent aussi attention puisque tous ont, à des degrés divers, manifestés leur opposition au régime de Vichy et surtout sont totalement extérieurs au monde intellectuel auquel appartient l'accusé.

Dans ces conditions, Alice Kaplan n'a pas tort de souligner que Jacques Isorni scelle le sort de son client en le présentant comme l'un des phares de sa génération. Les jurés, hommes simples, comprennent mal comment un tel personnage, délicat commentateur de Virgile, ait pu si longtemps assumer des responsabilités au sein du journal *Je suis partout*, dont les colonnes appelaient sans cesse à la délation à l'encontre des juifs. De ce fait, aucune circonstance atténuante ne peut être invoquée. Le général de Gaulle, pour autant que l'on puisse percer sa conscience, suivra lui aussi le même raisonnement lorsqu'il aura à se prononcer sur le sort du condamné.

Le général hésita-t-il ? Alice Kaplan en doute. Au dossier de recours en grâce ne figure pas, en toute hypothèse, la fameuse photo qui, selon certains, aurait motivé sa décision : un cliché publié en couverture du magazine *Ambiance*, le 17 janvier 1945, représentant l'écrivain aux côtés de Jacques Doriot, en uniforme nazi, à l'issue d'un voyage sur le front de l'est. Il n'est pourtant pas exclu que de Gaulle ait eu connaissance de ce document, ce qui expliquerait pourquoi François Mauriac, partisan de la clémence, crut un instant avoir réussi à le convaincre.

De manière a priori paradoxale Alice Kaplan, tout en désapprouvant l'attitude de Mauriac, regrette que le châtement suprême ait été appliqué à Robert Brasillach. « *Aujourd'hui*, écrit-elle, *le mythe d'un Brasillach martyr innocent vient nourrir le discours de l'extrême droite.* » Au fil des pages, l'homme du 18 juin prend ainsi figure d'accusé, « coupable » en somme d'avoir empêché les Français de faire leur examen de conscience. Extraordinaire retournement de situation !

Reste, l'itinéraire d'un homme énigmatique, mal dans sa peau, sans bonheur, contaminé en effet très jeune, comme le souligne Mme Kaplan, par une doctrine xénophobe, antisémite, et qui, mû par une logique insensée, en arriva à se couvrir de honte. L'œuvre surnagera – encore qu'elle n'ait pas la puissance de celle de Céline. *Notre avant-guerre* et quelques admirables pages de critiques constituent un bagage pour la prospérité.

(Eric Roussel, *Le Figaro*, 24 janvier 2002) ■

### Georges Belmont : les coulisses d'un demi-siècle d'édition

(Sébastien Le Fol, *Le Figaro littéraire*, jeudi 8 novembre 2001)

La main qui se tend vers vous en a serré d'illustres : Beckett, Brasillach, Dénos, Drieu la Rochelle, Gide, Greene, Joyce, Miner (Arthur et Henry), Maulnier, Mitterrand, Pétain, Vailland, Waugh, Weil... Le yeux qui vous scrutent ont vu un jour Scott et Zelda Fitzgerald s'enivrer à mort au bar du Ritz. Né en 1909 Georges Belmont a été un témoin privilégié du siècle écoulé.

Écrivain, poète, éditeur (il dirigea longtemps la collection de littérature étrangère « Pavillons » chez Robert Laffont). Il est surtout connu pour ses traductions de Graham Greene (*Le Consul honoraire*), Henry James (*Les Ambassadeurs*), Henry Miller (*Tropique du Capricorne*), Anthony Burgess (*La Puissance des ténèbres*, *L'Orange mécanique*) et Evelyn Waugh (*Retour à Brideshead*). Mais aussi pour ses activités journalistiques. Georges Belmont fut l'un des fondateurs de *Jours de France* et l'artisan du développement de *Marie-Claire*.

Toute sa vie, Georges Belmont s'est jeté sur les nourritures spirituelles avec gourmandise. Et à 92 ans, il ne semble pas rassasié. « *On y prend goût à ce monde, même si on est dégoûté* », confie-t-il, balayant du regard les photos de quelques célèbres connaissances qui ornent son appartement proche du jardin du Luxembourg. Parmi eux, Henry Miller, avec qui il a publié un livre d'entretiens en 1970 chez Stock et dont il dit : « *Ah ! Henry ! Mon plus grand ami !* » Dans un autre genre, Samuel Beckett, qu'il surnomme affectueusement « *Sam* ».

On croisera surtout le second dans le premier volume de ses mémoires vagabondes intitulées *Souvenirs d'outre-monde*. Cet ouvrage couvre les trente premières années de sa vie, de sa naissance à Belley dans l'Ain au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, en passant par ses années d'hypokhâgne et de khâgne à Louis-Le-Grand, sa scolarité tumultueuse à Normale supérieure, son séjour au Trinity

College de Dublin et son mariage clandestin avec une veuve irlandaise. En toile de fond, la France politique et littéraire des années 30.

Avec ce livre, Georges Belmont a écrit son *Avant-Guerre*. Tout y est : la turne (c'est curieux cette fascination des khâgneux pour les dortoirs), les batailles de polochon (de vrais scouts!), le dévouement du dimanche sur le boulevard Saint-Michel, les cannes épées, les Pitoëff, les communistes et l'Action française. C'était cela la khâgne, dans les années 20 : un cocktail détonant de politique, de littérature et d'enfant-tillages. On était soit communiste, soit d'Action française. Maintenant, on est Genette ou Robbe-Grillet.

Georges Belmont, lui, avait « *le coeur à gauche* ». Son grand copain était Roger Vailland. Mais il aimait bien aussi ses copains de droite, Maurice Bardèche et Robert Brasillach. Surtout Bardèche, qu'il jugeait « *plus ouvert* ». A leur propos, Georges Belmont rapporte une anecdote pas piquée des hannetons : « *Je ne me souviens pas que personne, y compris nos maniaques de la ravière, se soit permis une allusion ou un rire, du jour où les deux associés s'affichèrent au dortoir le soir. Toujours le même s'asseyait sur la table de nuit basse de l'autre, couché. Ils avaient des conversations littéraires et chuchotaient tard après l'extinction des bunières en se tenant la main. Il y avait du touchant dans la constance de leur union.* »

Brasillach était la tête de Turc de Vailland. Ce qui, dans son cas, est assez cocasse. Il ne lui passa pas son reniement à l'Action française : « *Bah ! tant pis pour lui. Il aura eu du génie tant qu'il couchait avec moi. Maintenant il ne fera plus jamais, au mieux, qu'un cuisinier inspiré.* »

Il y avait de l'ambiance dans la classe de Georges Belmont. Un peu trop au goût des professeurs. La promotion ne brilla pas par ses résultats au concours de Normale supérieure. Une des plus mauvaises années de Louis-le-Grand. Belmont fut un des rares à passer entre les gouttes.

Il n'avait que 19 ans. Et ce jour-là, son lecteur d'anglais le demandait dans sa chambre. La porte s'ouvrit sur une tête d'aigle. Samuel Beckett venait d'entrer dans la vie de Georges Belmont. Et déjà, il n'y

avait plus ni professeur ni élève, mais deux amis. Une amitié telle qu'on pouvait la concevoir avec cet Irlandais taciturne, faite de silence et d'alcool.

Beckett fut pour Belmont un éveillé, une passerelle, un sésame. Il aida son cadet à se débarrasser de la camisole universitaire. Et il lui fit le plus beau des cadeaux : Joyce. Belmont ignorait encore tout de l'écrivain. Beckett lui prêta son exemplaire dédicacé d'Ulysse en anglais. Belmont le rangea dans son casier et l'oublia. Quand il voulut remettre la main dessus, le livre avait disparu... Beckett était déjà très proche de l'auteur de *Finnegans Wake* dont des extraits avaient paru en 1927 dans la revue *Transition* « *Il le considérait un peu comme son fils, raconte Belmont. Sa fille, Lucia, était amoureuse de lui. Je crois qu'elle est devenue folle à cause de son indifférence.* »

Ce n'est pas Beckett qui présenta Joyce à Belmont, mais Raymond Queneau, en 1938. Belmont avait fini par le lire. *La Revue de Paris* lui commanda un article, le premier en France sur *Finnegans Wake*, a sa sortie en 1939.

Joyce habitait alors le VII<sup>e</sup> arrondissement « *Joyce m'appelait : « Êtes-vous libre cette après-midi ? » Nous errions dans Paris. Nous parlions de l'Irlande et de beaucoup d'autres sujets mais pas de littérature. Il ne me serait jamais venu à l'idée de l'interroger sur l'avancée de ses travaux. Et puis, il n'aimait personne parmi ses contemporains. Je crois même qu'il ne les lisait pas.* »

Belmont avait beaucoup bu avec Beckett. Il but aussi beaucoup avec Joyce. « *Il commandait toujours un cocktail qui passait pour contenir de l'éther et du Ferny Brante Un, jour, il abusa de ce breuvage. Je le raccompagnai ivre à son domicile. Miss Joyce m'engueula et me claqua la porte au nez.* »

Leur dernière rencontre eut lieu en 1940, dans un village de l'Allier où Joyce s'était réfugié. Autour d'un verre de vin blanc, ils parlèrent toute la nuit de Dieu.

Un an plus tard, c'est Drieu la Rochelle qui lui annonça la mort de Joyce. Georges Belmont venait de rejoindre le secrétariat général de la jeunesse de Vichy. Mais là, c'est une autre histoire, qu'il sera intéressant de lire car, une fois encore, Belmont fut aux premières loges. Il

travailla un temps au cabinet de Pétain, aux côtés du docteur Ménétrel. Il côtoya Laval, qui ne l'aimait guère (« *sacrement intelligent ce Belmont mais quel emmerdeur !* ») et vit un jour débarquer dans son bureau un certain François Mitterrand, venu lui proposer des « *projets pour la jeunesse* »... Une histoire française, en somme.

(*Souvenirs d'outre-monde* de Georges Belmont, Clamann-Lévy, 12,85 euros).

### Brasillach, Drieu, Jouhandeau et les autres... Le train de la honte

Jérôme Garcin, *le Nouvel Observateur*,  
2 novembre 2000

Sept écrivains français ont répondu, en octobre 1941, à l'invitation du Dr Goebbels. François Dufay raconte ce haut fait de la collaboration.

Ce voyage enjoué mais de sinistre mémoire, cette équipée touristique dans l'Allemagne de Hitler, cette promenade de santé à Weimar, la ville de Goethe d'où, par beau temps, l'on pouvait alors apercevoir les fumées du camp de Buchenwald en pleine activité, sept écrivains français, en 1941, y ont participé, avec cette naïve vanité des gens de lettres qu'on honore pour mieux les circonvenir.

A l'exception de Drieu la Rochelle, qui s'est suicidé, de Robert Brasillach, qu'on a exécuté, et de Ramon Fernandez, à qui une mort éthylique a épargné l'épuration, les invités du Dr Goebbels ont tout fait, après la guerre, pour qu'on oublie leur périple. Ils ont plaidé qui l'amnésie, qui l'innocence trompée, qui l'erreur de jeunesse, et ils ont réussi : Jacques Chardonne s'est éteint en 1968 entouré de disciples, et Marcel Jouhandeau, en 1979, sous les fleurs de ses admirateurs. Entré dans la légende de la collaboration, le voyage à Weimar est devenu, avec le temps, un symbole à la fois récurrent et nébuleux. Dans un récit d'une précision exemplaire, François Dufay lui restitue aujourd'hui sa vérité historique, son poids d'abjection et son tissu de bassesses.

C'est Goebbels qui, en bon attaché de presse du nazisme triomphant, avait eu l'idée de ces voyages organisés (aux écrivains allaient en effet succéder les peintres, les musiciens, et enfin les vedettes de cinéma). Il avait prévu que, en se promenant sous bonne escorte dans le pays des vainqueurs, et en étant reçus à chaque étape avec les privilèges dus à leur réputation (hôtels de luxe, dîners fastueux, et même argent de poche !), les écrivains, retour au pays, seraient les meilleurs thuriféraires de l'ordre nouveau. Le ministre de la Propagande était au-dessous de ses espérances. Robert Brasillach dans *Je suis partout*, Ramon Fernandez dans *Paris-Soir*, Jacques Chardonne dans *la Gerbe*, André Fraigneau dans *Comoedia*, Marcel Jouhandeau et Drieu la Rochelle dans *la NRF*, l'académicien Abel Bonnard dans *l'Emancipation nationale* - sans compter les nombreuses conférences qu'ils ont données -, les sept pèlerins ont largement payé leur écot avec leurs odes emphatiques sur « *un grand peuple à l'oeuvre* » (Jouhandeau). Responsable de la littérature française à la Propaganda Staffel, le lieutenant Gerhard Heller pouvait d'ailleurs faire ses comptes dès la mi-novembre : « *La participation des écrivains français au voyage en Allemagne et aux rencontres poétiques de Weimar a trouvé un grand écho dans la presse. L'exploitation du voyage va être poursuivie...* »

Ce voyage de l'automne 1941, François Dufay nous le raconte pour la première fois comme s'il en avait été le témoin. Grâce à des archives allemandes et françaises, grâce aux journaux intimes des écrivains, il a pu restituer, au jour le jour, l'infamante escapade, la romantique croisière sur le Rhin, la rencontre officielle avec le Dr Goebbels, la visite à la maison de Goethe mais aussi à l'atelier d'Arno Brecker et, pour finir, le congrès de Weimar où sont rassemblés des écrivains venus de toute l'Europe. On n'apprendra pas grand-chose sur le doriotiste Ramon Fernandez (dont l'épouse sera tondu à la Libération), sur le collaborateur Robert Brasillach et sur le pronazi Drieu la Rochelle qu'on ne sache déjà : ce voyage leur ressemble, ils n'y détonnent pas. Tous trois tiennent, avec Goebbels, que « *sans l'Allemagne, l'Europe serait bolchevique* ».

C'est sur Jouhandeau et Chardonne que le livre de Dufay est le plus édifiant. L'auteur de *Chaminadour* a toujours prétendu qu'il n'avait répondu à l'invitation que pour les beaux yeux du lieutenant Heller ; que « *tous [ses] déplacements furent des voyages de noces* ». On découvre ici qu'il s'entiche également d'un jeune poète allemand, Hans Baumann, un compositeur de chants nazis auquel il trouve « *l'air du berger David* » (!), mais surtout que ce voyage est pour lui l'occasion de vérifier son propre antisémitisme, proclamé, dès 1937, dans une brochure intitulée *le Péril juif*. Jouhandeau espère en effet des Allemands qu'ils « *règlent négativement* » le sort des juifs, en attendant « *une solution plus universelle* » (sic).

Quant à Jacques Chardonne, parti de gaieté de coeur, il se rend vite compte de son erreur et confie même « *mourir de peur* ». Mais cet instant de lucidité est de courte durée. Lorsque vient le jour pour Goebbels de baptiser, à Weimar, l'Association des Ecrivains européens, le romancier des *Destinées sentimentales* ne peut se retenir de pleurer. De joie. Ce n'est pas tout. Dufay, qui a mis la main sur un compte rendu inédit de la Propaganda Abteilung, nous révèle qu'en décembre 1941, alors que Drieu a repris les rênes de *la NRF*, que Brasillach poursuit ses anathèmes dans *Je suis partout* et que Fraigneau a retrouvé son bureau des Editions Grasset, Jacques Chardonne, lui, s'est aussitôt rendu à Vichy. Il y rencontre le maréchal Pétain au troisième étage de l'Hôtel du Parc. Comme chargé de mission, il fait le récit de son extraordinaire voyage et plaide pour le peuple allemand, « *qui ne demande aux nations vaincues qu'un peu d'intelligence. Une chance se présente pour la France qu'elle ne retrouvera pas. Notre vie ou notre mort se joue* ». Même Pétain en est abasourdi. « *Chardonne, écrira le chef de cabinet du Maréchal, nous donnait le sentiment d'avoir conclu un pacte lucide avec le diable* ». C'était le 8 décembre. Ce jour-là, les Etats-Unis déclaraient la guerre au Japon et, pour l'Allemagne comme pour les collaborateurs français, la guerre commençait d'être perdue.

(*Le Voyage d'automne*, par François Dufay, Plon, 240 p., 110 F.) ■

Je suis de ceux pour qui l'exécution de Robert Brasillach a marqué d'un déshonneur indélébile l'épuration qui a été mise en oeuvre à la libération. Ce n'est certes pas le seul à retenir; mais celui-là, à plusieurs titres significatif, avait poussé très haut la révolte de notre jeunesse. Il me rappelle, à l'instant où j'écris, avec le sang en plus, le parallèle que nous faisons, en cette même année 1945, entre l'entrée du général Weygand, après deux ans et demi de déportation en Allemagne nazie, au Dépôt de la Préfecture de Police et l'entrée de Maurice Thorez dans le gouvernement de De Gaulle, après sa désertion de 1939 et son séjour de cinq ans en Russie soviétique : un palais national pour l'un; une prison infecte pour l'autre, à qui on offrait, au lendemain des honneurs militaires que lui avait fait rendre le général de Lattre de Tassigny, une paillasse sordide, raidie par la crasse des voleurs et des proxénètes. Je n'ai jamais pu admettre que l'homme qui se rendait coupable de tels actes incarnait la grandeur de la France.

Dans ma *Lettre sans malice à François Mauriac sur la mort du général Weygand et quelques autres sujets*, dont la première édition a paru en 1966 chez Édouard Aubanel et la seconde en 1967 chez Jérôme Martineau, j'avais, évidemment, abordé le procès de Brasillach et les efforts déployés par Mauriac pour le sauver. Des obscurités subsistaient sur les raisons pour lesquelles De Gaulle n'avait pas commué sa peine. Il avait déclaré à Mauriac, le 3 février 1945, trois jours avant la mise à mort : « *Je n'ai pas encore vu le dossier. Mais Robert Brasillach ne sera pas exécuté* ». Des explications plus ou moins fantaisistes circulaient. On désignait nommément deux ministres. Que François de Menthon eût donné son avis, il n'y avait rien là que de normal : il était le ministre de la justice et rien, au surplus, n'eût été plus étonnant qu'il s'abstint de le donner ou qu'il inclinât en faveur de l'indulgence. Mais Georges Bidault ? À quel titre le chef du Quai d'Orsay aurait-il pu s'exprimer ? Je n'avais pas pu l'interroger. Son opposition déterminée à De Gaulle, après que Michel Debré lui eut dit, peu avant son retour au pouvoir : « *Je vous donne ma parole d'honneur que De Gaulle n'aura pas d'autre politique que celle de l'Algérie française* »<sup>1</sup>, l'avait conduit à s'expatrier en 1962 - et, même en territoire étranger, il jugeait prudent, à bon droit, de se terrer.

### Les éditoriaux de Georges Bidault L'AUBE 1939-1940



Bulletin des amis de  
Georges Bidault

2001

**Nous exprimons tous nos remerciements à Louis GUITARD et Jean DEVYVER qui nous ont fait parvenir ce numéro 4/2001 du volumineux Bulletin des Amis de Georges Bidault (Association des Amis du Président Georges Bidault, c/o M. Bernard Billaud, 12 rue des Jardins Saint Paul, 75004 Paris; prix : 250 francs franco, chèque à l'ordre de Bernard Billaud) consacré aux éditoriaux que Georges Bidault publia dans le quotidien L'Aube, alors dirigé par Francisque Gay, durant l'année 1939 et jusqu'au 1er février 1940, date de sa mobilisation dans une unité combattante, comme il l'avait instamment souhaité.**

**Nous reproduisons ci-après, avec l'aimable autorisation de l'auteur, l'article de Me Louis Guitard sur le rôle que François Mauriac a indûment prêté au ministre des affaires étrangères du général de Gaulle dans l'exécution de Robert Brasillach. Confirmé par une lettre manuscrite de Georges Bidault à Me Guitard, le compte-rendu de l'entretien qu'a eu ce dernier sur ce sujet avec l'ancien président du CNR, met un point final, en les démentant absolument, aux allégations reprises en toute bonne foi par plusieurs biographes du poète de Fresnes, qui avaient cru pouvoir accorder crédit aux affirmations controversées de François Mauriac. Une pièce fort intéressante à verser au dossier du procès Brasillach. ■**

À la fin de l'été 1967, comme il se trouvait quelque part en Belgique, mon ami Jean Devyver crut pouvoir lui porter ou, à tout le moins, lui faire tenir un message. Le 4 septembre, j'écrivis donc une lettre que je confiai aussitôt aux bons soins de Devyver.

ce 4 septembre 1967

Monsieur le Président,

J'espère que cette lettre, que je vous fais remettre par un ami sûr, vous parviendra sans trop de retard.

Vous ne me connaissez pratiquement pas. Je suis allé vous voir, un jour lointain déjà, à Saint-Cloud, pour vous interroger sur l'Europe; je préparais une enquête pour la revue « *La Table Ronde* ». C'est tout. Il vaut donc mieux, pour me présenter, que je joigne à cette lettre un curriculum vitae.

Je vous adresse aussi un exemplaire de la seconde édition de ma « *Lettre sans malice à François Mauriac* ». La première a valu quelques déboires à son éditeur, comme vous le montrera l'article ci-joint, que j'ai publié, le 20 juillet, dans « *Rivarol* ».

Dans mon livre, vous trouverez, en ce qui vous concerne (il y a un index des noms), un reflet de mes sentiments partagés. Je vous étai très hostile dans les années qui ont suivi la Libération; je n'ai ni compris, ni approuvé votre propre hostilité à Pierre Mendès France en 1954-55; par contre, j'ai compris votre attitude dans l'affaire algérienne et profondément désapprouvé l'odieux comportement de De Gaulle à votre égard. J'ai souvent pensé à vous pendant votre long exil, comme beaucoup d'autres Français, et je me suis réjoui avec vous de votre récente arrivée en Belgique; mais combien de temps encore la liberté souffrira-t-elle de votre éloignement ?

Devant donner, le 21 octobre, une conférence à Lausanne sur « *François Mauriac et Robert Brasillach* », je désire vous demander quelques renseignements.

Voudriez-vous lire, dans mon livre, ce que j'ai écrit à propos de l'exécution de Brasillach aux pages 37, 38, 39, 262, 328 et 329 ? Il est hors de doute que De Gaulle a déclaré à Mauriac, le samedi 3 février 1945 au matin, que Brasillach ne serait pas fusillé. Que s'est-il donc passé entre le 3 et le 6 février ?

L'explication émise par Mauriac

devant moi, en 1954 : « Je crois que l'exécution a été imposée à De Gaulle par le gouvernement » ne peut être retenue. Les ministres ne se sont pas réunis entre le 3 et le 6; et Pierre Mendès France, alors ministre de l'Économie nationale, m'a affirmé que jamais la condamnation, ni la grâce éventuelle de Brasillach n'ont été évoquées en conseil - ce qui, a-t-il ajouté, n'exclut pas que des ministres aient pu intervenir auprès du chef du Gouvernement provisoire au cours d'entretiens particuliers. Cela pourrait être le cas de M. de Menthon qui, d'après M. Jean Chamant, aurait déclaré, au cours d'un déjeuner d'avocats, qu'il s'était « opposé à la grâce de Brasillach ».

Fut-ce aussi le vôtre ?

Car François Mauriac vous a formellement mis en cause. D'abord dans des conversations privées. Puis publiquement dans « Le Figaro Littéraire » du 24 avril dernier et, deux mois plus tard, dans la préface à ses « Mémoires politiques ». IL raconte que, dînant, le samedi 3 février (il doit faire erreur en situant ce dîner au 3 février; s'il est vrai que, recevant Henri Poulain le 5, il lui dit : « avant-hier... », c'est-à-dire samedi 3, il écrira, le 7, à Jacques Isorni : « vendredi soir... », c'est-à-dire le 2), avec vous, ministre des Affaires étrangères, à l'ambassade de l'U.R.S.S., il vous a interrogé au sujet de Brasillach. « La réponse (de Georges Bidault), rapporte-t-il, tomba comme un couperet... »

Désireux d'établir ou, tout au moins, d'approcher la vérité, puis-je vous demander :

1° - si la relation de François Mauriac est exacte et à quelle date (2 ou 3 février) se place le dîner autour de M. Bogomolov ?

2° - si la réponse qu'il vous prête reflétait une opinion purement personnelle ou si vous vous étiez préalablement entretenu avec le chef du Gouvernement ?

3° - si - au cas où vous auriez eu un entretien avec De Gaulle - cet entretien a eu lieu à son initiative ou à la vôtre ?

J'insiste beaucoup auprès de vous sur le sens de ma démarche. Elle est sans arrière-pensée. Brasillach n'est plus; les années passant, sa mort suscitera de moins en moins de passions, mais de plus en plus de questions. Je voudrais fixer un petit point d'histoire qu'il sera difficile d'élucider sans votre aide.

Persuadé que vous voudrez bien m'éclairer et, en tout cas, répondre à une curiosité qui me paraît légitime, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, avec les vœux que je forme pour votre prochain retour à Paris, l'expression de mes sentiments de haute considération.

Le 10 octobre, Jean Devyver me faisait part de ses laborieuses démarches.

Bruxelles, le 10 octobre 1967

Cher ami,

Dès réception de votre lettre et de votre livre, je me suis rendu en voiture, avec un ami, au 75 avenue de Tervueren (adresse présumée du Président G.B.). En réalité, le numéro 75 n'existait pas. Il y avait un numéro 73 et un numéro 77. J'ai finalement pu apprendre que G.B. avait effectivement habité au 77 et qu'il avait quitté ce refuge il y a une quinzaine de jours. La concierge a formellement refusé de me communiquer la nouvelle adresse (obéissant à des instructions strictes de G.B.). J'ai hésité à lui remettre les documents de crainte qu'elle ne les achemine pas vers son destinataire. Il régnait un épais mystère, voulu sans nul doute par le proscrit qui semble redouter les visites intempestives ou dangereuses.

Enfin, après mûre réflexion, je me suis rendu hier à la poste et j'ai expédié le tout à la B.P. 413, BXL.I.

Vous voyez que la mission n'a pas été aisée, G.B. fuyant réellement les gens et changeant de domicile fréquemment...

\*

\* \*

Aucune réponse ne m'était parvenue quand, au début de 1968, Jean Devyver me révéla qu'il avait pu franchir les barrières, approcher Georges Bidault, établir avec lui une relation confiante. Il l'avait entretenu de ma lettre du 4 septembre précédent, bien parvenue entre ses mains. Et, d'accord avec lui, il me proposait une rencontre.

Cette rencontre eut lieu le 23 mars 1968. Mon souci de prudence fut tel que je n'ai même pas conservé dans mon dossier l'adresse bruxelloise à laquelle Jean Devyver me conduisit. L'accueil fut chaleureux. Un pacte fut immédiatement conclu : le Président me parlerait librement, mais je m'engageais, moi, à ne noter et retenir que les strictes réponses qu'il apporterait aux questions que je lui avais posées.

Le 24 mars, en regagnant Paris, je mis au point une relation de ma visite, dont voici le texte intégral. Les numéros figurant entre parenthèses seront plus loin compris par mes lecteurs, qui voudront bien d'ici là, ne faire que les survoler.

Bruxelles, samedi 23 mars 1968

Georges Bidault, an VI de son exil.

Il me reçoit, avec Jean Devyver qui m'a ménagé cette entrevue, dans l'appartement meublé qu'il occupe, très haut dans le ciel bruxellois. « Mon trente-sixième logis depuis mon départ de France », me précise-t-il.

L'entrée, que nous traversons, le salon, sur lequel nous jetons un coup d'oeil, bénéficient manifestement des avantages d'une attention féminine. Au contraire, le petit cabinet de travail, où Georges Bidault nous conduit, ressemble à la turne d'un célibataire. C'est manifestement sa pièce à lui, celle où la femme de ménage ne pénètre qu'avec le découragement au coeur; où un piano à queue est transformé en bibliothèque, classeur à journaux et support de télévision; où, sur un guéridon, une photo d'identité voisine avec un cachet d'aspirine; où partout, les boîtes de cigares se mêlent aux livres et aux journaux empilés (1 - point bleu). Le regard se promène du Monde à la Libre Belgique et à Minute, des OEuvres choisies de Ho Chi Minh aux Dialogues avec Paul VI de Jean Guilton, des Causeries du Lundi à un missel romain, du Voltaire de Jean Orieux au dernier Tournoux. Le tabouret du piano, le bureau, une autre table disparaissent ainsi sous les alluvions imprimées, qui n'épargnent que deux fauteuils et un divan, ce qu'il nous faut, tout juste, pour prendre place.

Le Président s'excuse de n'avoir pas répondu à ma lettre du 4 septembre dernier. Il invoque ses déménagements, des ennuis de santé. Comment ne pas comprendre tout cela, alors surtout que, s'il a accepté de me recevoir, c'est qu'il ne refuse pas de me répondre et que ma lettre du 4 septembre est là, devant lui, avec ma Lettre sans malice à François Mauriac.

Quelques échanges d'amabilités - et Georges Bidault, très vite, aborde l'affaire Brasillach en répondant aux questions que je lui ai posées.

- D'abord, me dit-il, il est exact que jamais le conseil des ministres n'a eu à délibérer de la grâce de Brasillach. Pierre Mendès France vous a dit la vérité vraie et que De Gaulle n'eût pas toléré de discuter avec ses collaborateurs d'un droit qui, même en régime démocratique, demeure un droit régalien par excellence, j'en suis tout à fait d'accord avec lui.

« Vous vous demandez si des ministres sont intervenus, au cours d'entretiens particuliers, auprès du chef du Gouvernement. En ce qui concerne François de Menthon, je l'ignore absolument. En ce qui me concerne, je sais qu'il n'en a rien été.

« J'ai fait une démarche auprès de De Gaulle quand le frère de René Pleven est mort à Fresnes (2 - point rouge). À cela près, je ne lui ai jamais parlé d'un dossier d'épuration. Bien que Maurras m'ait nommé désigné dans des articles qui auraient pu avoir pour moi de fâcheuses conséquences, je me suis gardé de peser le moins du monde sur le cours de son procès (3 - point bleu).

« Je me rappelle avoir attaqué Brasillach et Je suis partout dans L'Europe Nouvelle en juillet 1939. Après 1951, Isorni étant devenu député, je me suis entretenu avec lui de la fameuse photographie où son malheureux client figurait au côté d'un Doriot revêtu de l'uniforme allemand, qui m'avait frappé quand un journal l'avait reproduite pendant l'occupation. Entre 1940 et cette conversation avec Isorni, je n'ai parlé de Brasillach à personne - et, en février 1945, de Gaulle n'a pas cherché à me parler de lui.

- Mais ce dîner du 2 février, à l'ambassade de l'U.R.S.S., que François Mauriac a relaté plusieurs fois, et en dernier lieu dans la préface de ses Mémoires politiques : « J'interrogeai anxieusement (Georges Bidault) au sujet de Brasillach : sa réponse tomba comme un couperet... »

- Venons-en, justement, à ce couperet.

« L'ambassadeur Bogomolov (dont le nom, en russe, signifie « prions Dieu ») était un personnage lugubre et assommant (4 - point bleu). Mais je dois bien reconnaître que la France, à l'époque, était en bons rapports avec son pays (5 - point bleu). Un jour, il me dit : « Voulez-vous que nous dînions ensemble, dans l'intimité, vous, ma femme (Mme Bogomolov, jolie et parlant bien français, était parfaite pour l'exportation (6 - point bleu)), moi et un ami de votre choix

« J'entretenais aussi, à ce moment-là, d'excellents rapports avec Mauriac. Il me prodiguait ses gentillesses. J'ai vu là une occasion de lui faire plaisir, d'offrir à son esprit curieux une raison de s'exciter un peu, et c'est lui que j'ai désigné à M. Bogomolov.

« Je l'affirme en toute loyauté et de toutes mes forces (7 - point bleu) : je n'ai pas le souvenir que François Mauriac m'ait, ce soir-là, parlé de Robert Brasillach. Le repas fut sinistre et ce dont je me souviens, par contre, parfaitement, c'est que, lorsque, après avoir pris congé, nous nous retrouvâmes tous les deux, il s'exclama : « Qu'est-ce qu'on s'est barbé ! » J'étais tout à fait de son avis.

« Si j'avais, à ses yeux, assumé une part quelconque dans l'exécution de Brasillach, qu'il s'efforçait d'arracher au poteau, je suppose que François Mauriac n'aurait pas continué à se répandre en amabilités à mon égard, à accepter mes invitations, à venir s'asseoir à ma table. Ce qui l'a détourné de moi, ce n'est pas Brasillach. Ce n'est même pas mon attitude vis-à-vis du gouvernement de Pierre Mendès France (8 - point bleu).

« Il écrivait, dans son Bloc-Notes, le 22 juin 1954 (9 - point

bleu) : « Quelqu'un me décrit avec émotion le Georges Bidault qu'il vient de voir, charmant, doux, attendri, pardonnant à ses ennemis, tout en faisant ses paquets - mais il n'imagine pas ce même Bidault à la réunion du groupe M.R.P., tendant les ressorts du piège où il comptait voir l'adversaire se prendre et s'étrangler... » Le « quelqu'un » dont il parle était son fils Jean, qui m'avait rendu visite, en effet, tandis que, pliant bagages pour laisser la place à mon successeur au Quai d'Orsay, le sous-secrétaire d'État André Bettencourt venait voir, chaque demi-heure, si j'en avais fini (10 - point bleu)... Comme vous voyez, la rupture était déjà consommée. Et ce qui l'avait provoquée, c'est la question marocaine, la propre attitude de Mauriac en face du Sultan. Le temps allait venir où, pris en main par de jeunes étudiants de l'Istiqlal, il allait s'incliner dévotieusement devant « la personne sacrée » de Mohammed V... Mais ceci est une toute autre histoire...

« En bref, je ne me souviens pas qu'aient été évoqués entre Mauriac et moi le procès et l'exécution de Robert Brasillach, à quelque moment que ce soit. »

- M'autorisez-vous, Président, à faire état de ce que vous venez de me dire ?

- Je n'y vois aucun inconvénient.

« Pour ma part, si je me suis abstenu de répondre à François Mauriac, c'est que je n'ai plus rien à lui dire et que je me refuse d'engager avec lui la moindre polémique, mieux : la moindre conversation (11 - point bleu).

« Quelle importance, au fond, voulez-vous que j'attache à ses propos ? Comme vous l'avez relevé dans votre Lettre sans malice à laquelle il s'est bien gardé de répondre si peu que ce soit, il a tour à tour aimé et vilipendé tout le monde. Vous avez justement relevé que son appui aux républicains espagnols n'a pas été, pendant la guerre civile, ce qu'il prétend maintenant qu'il a été. Il ne manque pas une occasion, aujourd'hui, de célébrer Marc Sangnier; il a oublié qu'il a écrit tout un livre autrefois, L'enfant chargé de chaînes, pour le rouler dans la boue (12 - point bleu). »

Georges Bidault m'apparaît, après ses cinq ans d'exil (13 - point bleu) et ses trente-six logis d'exilé, aussi charmant qu'il était apparu, en 1954, à Jean Mauriac, au milieu de ses paquets qu'il n'a même plus le temps de défaire. Mais pas si doux que cela - et qui s'en étonnerait ? Je me suis engagé à ne pas faire état des remarques, souvenirs et jugements dont il a farci, non sans pittoresque, ses déclarations sur l'affaire Brasillach. Mais il ne m'en voudra pas si je rapporte ici les termes de la dédicace dont De Gaulle enrichit l'exemplaire du tome 2 des Mémoires de guerre, qu'il lui adressait en 1956 : « A Georges Bidault, son compagnon... » Après cela, il a le droit d'être sévère. Et pourtant, je ne décèle aucune aigreur dans ses paroles. Pas la moindre plainte.

Je lui rappelle, en le quittant, le souvenir de Léon Daudet qui, fuyant les foudres de M. Poincaré, l'a précédé sur l'accueillante terre belge. Les vieilles disputes entre L'Action française et l'aube aujourd'hui refroidies, il n'est pas loin de penser, après tant d'autres, que Léon Daudet est le chef-d'oeuvre d'Alphonse.

Je lui cite le mot de Léon Daudet sur l'exil, « mal intermédiaire entre la perte de l'objet aimé et la mort ».

Il me répond par un mot romain. « Oui... Mais l'exil n'est pas la pire des maux. Le pire des maux, c'est la servitude dans sa propre patrie. »

\*  
\*\*

Le 25 mars, j'envoyai cette interview au Président Bidault avec mes remerciements.

« J'ai rédigé dans le train une relation de ma visite et de vos propos concernant l'affaire Brasillach. Je tiens à vous la soumettre pour éviter toute erreur, tout malentendu. Auriez-vous l'obligeance de me la retourner avec vos corrections et, au besoin, vos adjonctions ? J'espère qu'il n'y aura pas de suppressions, car je m'en suis tenu, à très peu près, à ce dont nous étions convenus.

J'ajoutais en post scriptum : *Je n'ai pas retrouvé trace de la publication de la photographie Brasillach-Doriot dans « Le Petit Parisien ». D'après ce que je sais, elle a paru dans l'hebdomadaire « Ambiance » le 17 janvier 1945, deux jours avant le procès de Brasillach (Jean Devyver pourrait certainement vous communiquer à ce sujet, si vous le désirez, le n° 6 des « Cahiers des Amis de Robert Brasillach »). Avait-elle été, avant cette date, diffusée dans la presse de l'occupation, je l'ignore - mais peut-être êtes-vous tout à fait sûr de la fidélité de votre souvenir ?*

Cette fois, une longue -réponse me parvint. Je la reproduis, elle aussi, dans son intégralité. Le seul passage que le Président avait assorti d'un point rouge, pour qu'il fût supprimé, est celui en marge duquel il avait porté le chiffre 2 et qui concerne l'unique intervention qu'il se soit permise auprès de De Gaulle en matière d'épuration. Je dois rappeler, pour sa compréhension, qu'Hervé Pleven, journaliste, avait été arrêté à la Libération et était mort de froid à la prison de Fresnes pendant l'hiver 1944-45, sans que René Pleven, son frère, alors ministre de De Gaulle, se fût beaucoup inquiété de son sort. Je ne crois pas attenter à la mémoire de Georges Bidault en maintenant ces quelques lignes, simple allusion à une démarche dont il n'avait certainement pas à rougir.

Bruxelles, 8 avril 1968

Mon cher Maître,

Je vous ai fait attendre. Pardonnez-moi ce délai. J'espère qu'il ne vous aura pas trop mis dans l'embarras. Je garde un très bon souvenir de notre conversation, quoique, comme vous vous en êtes aperçu, ma logique interne soit sur les deux bords assez différente de la vôtre. Mais peu importe. Je vous retourne le compte rendu que vous avez écrit de notre conversation, que j'ai trouvé excellent et conforme à nos conventions. Pour vous expliquer le sens des points au crayon bleu qui se trouvent dans la marge, je vais tenter de vous donner brièvement les raisons. Seul le crayon rouge indique une objection majeure. Le crayon bleu signale des nuances, plus ou moins importantes.

1. - Les boîtes de cigares sont vides. Pas d'importance.

2. - Cette démarche a eu lieu post mortem, oralement et en présence de Pleven. L'objet en était dépassé. Il y a maintenant près de cinquante ans que j'ai avec Pleven des relations dont je serais bien en peine de faire comprendre le caractère alternatif et ambigu. Je souhaite vraiment que ce nom ne soit pas prononcé. C'est ma seule requête insistante.

3. - Il me semble que je préférerais une rédaction qui ne laissât pas penser que j'aurais trouvé scandaleux de rapporter des textes

imprimés. J'aimerais mieux quelque chose comme ceci : « Comme la Gestapo ne lisait pas L'Action Française, il n'est pas résulté pour moi de conséquences fâcheuses de cet excès de polémique. En conséquence, je n'ai pas témoigné contre lui, ni d'ailleurs contre personne lors des procès d'épuration. » Tous êtes juge de ma préférence et de votre rédaction.

4. - Enquête faite auprès de ma femme qui sait assez bien le russe, « l'homme qui prie Dieu » se dit Bogomolez, ce qui vous rappellera quelque chose. Bogomolov est donc, seulement, un dérivé dans lequel subsiste l'idée de prier Dieu.

5. - « Je dois bien reconnaître » est une confession ou un repentir. Je persiste à croire qu'à l'époque, les États-Unis démobilisant à toute vitesse, nous avions intérêt à tenter d'empêcher la rupture entre les vainqueurs, en tout cas à ne la pas précipiter. J'aimerais mieux : « Il faut se souvenir... » ou quelque chose de ce genre.

6. - S'agissant d'une femme que je n'ai connue que comme maîtresse de maison ou comme invitée dans la mienne, je ne dirais pas « parfaite pour l'exportation ». C'était la plus jolie des ambassadrices que l'Union Soviétique ait eue à Paris de la Révolution d'octobre à nos jours. C'est la même chose, mais ce n'est pas discourtois.

7. - « Je l'affirme en toute loyauté et de toutes mes forces ». Ce sont des choses que je ne dis jamais. Herriot et bien d'autres croyaient ainsi renforcer leur affirmation. À mon avis, cela affaiblit. « Que votre oui soit oui et que votre non soit non ». Il suffit. Un homme politique, qui fut président du Conseil en 1917 et membre de l'Académie française, Alexandre Ribot, mettait tant d'acharnement à répéter : « Très sincèrement, Messieurs, très loyalement, Messieurs... » qu'il avait fini par faire rire la Chambre quand il commençait l'antienne.

8. - Écrire, s'il vous plaît, M. Mendès France.

9. - Je suppose que vous avez recherché le texte, puisque vous avez la date. Alors vous devez trouver aussi « le bolet Satan et La fausse orange ».<sup>3</sup>

10. - « Toutes les heures » me paraît suffisant. Et c'est exact.

11. - Comme on ne sait rien de l'avenir, je crois qu'il vaudrait mieux se borner à dire : « ...rien à lui dire et que je me suis refusé depuis bientôt quinze ans à polémiquer avec lui, même à lui répondre quand il m'attaquait assez basement. Il n'est pas le seul grand écrivain dont le talent donne le change sur son caractère. Je lui souhaite longue vie et un repentir non littéraire quand il aura cent ans. » Retenez de ce qui précède ce qui vous conviendra.

12. - Je préférerais « poussière » à « boue », qui est un peu excessif, quoique l'ouvrage soit déplaisant.

13. - « cinq ans ». Cela en fait six. Peu importe.

Voilà, c'est tout. Vous me trouverez sans doute pointilleux ou maniaque. Mais vous pouvez voir que rien ne touche au fond des choses. J'ai même laissé passer la « personne sacrée », puisqu'il n'y a pas d'indication de source. Vous savez qu'il y a des secrets d'État. Il n'est pas possible de parler de certaines choses avant un long délai. C'est dommage, mais cela ne se fait pas, ne doit pas se faire. L'une des plus grandes fautes de Tardieu et qui lui a le plus nuï, c'est la divulgation de l'affaire des fonds secrets versés au colonel de la Rocque. Si je racontais mes propres histoires de fonds secrets, ce serait très drôle, et un peu triste. Il n'en est pas question.

Avec mes sentiments amicaux.

G. Bidault

PS. -M. Jean Devyver m'a bien fait parvenir le n° 6 des Cahiers contenant une photographie de Brasillach avec Doriot et Jeantet. Ce n'est pas de cette photo que j'ai gardé souvenir.

Mais j'ai assez de notion des exigences de l'histoire (et de la justice) pour considérer qu'un souvenir vieux bientôt d'un quart de siècle ait valeur de preuve. Et j'ai aujourd'hui autre chose à faire que de rechercher ce dont je vous ai parlé, même si j'avais encore le goût de le faire.

\*  
\*\*

Ces rapports, très limités dans le temps, que j'ai entretenus avec Georges Bidault me paraissent mettre un point final à la légende du Bidault-pousse-au-crime, vraisemblablement née de Mauriac, même si, selon Anne Brassié, Daniel-Rops s'employait « volontiers » à la répandre.<sup>4</sup>

Dans sa biographie de Brasillach, parue en 1989, Pierre Pellissier a écrit : « Nul ne saura jamais qui, de Bidault ou de Menthon, a obtenu du général De Gaulle qu'il renonce à la grâce de Brasillach, si du moins lui-même l'a envisagée. »<sup>5</sup> Cette phrase prête à confusion. En ce qui concerne François de Menthon, je répète qu'il entraînait dans ses attributions de Garde des Sceaux de formuler un avis. Nous savons que cet avis fut défavorable. En ce qui concerne Georges Bidault, nous savons désormais qu'il n'a jamais été question de Brasillach entre De Gaulle et lui.

Quel intérêt François Mauriac avait-il à mêler à cette exécution, qu'il déplorait, le nom du ministre des Affaires étrangères, qu'il estimait ? Le souci d'exonérer De Gaulle d'une part de sa responsabilité ? Peut-être faut-il simplement, dans la meilleure des hypothèses, se rappeler ce qu'il déclarait en 1969 à Christian Bernadac, dans une émission de télévision diffusée sous le titre « Les chemins de la vie », à propos d'une défaillance de sa mémoire : « Mes souvenirs sont très souvent faux. »

Pourquoi n'ai-je jamais revu Georges Bidault alors qu'il est rentré à Paris en novembre 1968 pour y vivre encore quinze ans ? Je me le demande, et je me scrute sans comprendre. J'ai, en tout cas, conservé près de moi ses propos avec l'intention, jamais abandonnée, de les publier un jour.

En feuilletant, après plus de trente ans, ma Lettre sans malice à François Mauriac sur la mort du général Weygand et quelques autres sujets, je n'y aperçois pas grand chose que je pourrais regretter. Concernant Georges Bidault, je n'y trouve pas de mots injustes et lui-même, en me dédiant D'une résistance à l'autre à la fin de ma visite, a écrit qu'il en pensait du bien.

Il avait eu le temps, entre août 1944 et janvier 1946, de réviser déjà en partie le jugement idéalisé que, président du Conseil National de la Résistance, il portait sur le chef de la France libre. En 1951, ministre de la Défense, il s'était spontanément avancé vers le général Weygand lors de l'inauguration de la statue du maréchal Foch au Trocadéro. « Je ne veux pas qu'il soit dit, lui avait-il déclaré, que le ministre de la Défense, nationale n'a pas salué, en ce jour, l'ancien chef d'état-major du maréchal Foch. »

La politique suivie en Algérie par le fondateur de la V<sup>e</sup> République lui avait arraché ses dernières illusions. Au début de 1962, à la veille de son départ en exil, il avait reconnu devant une délégation de l'Union des Intellectuels Indépendants, conduite par François Cathala et Claude Adam : « Quand je songe au père Pétain ! Il avait les Fritz sur le dos et il avait maintenu le drapeau tricolore partout où il flottait en 1940. Et de Gaulle qui lâche tout ! Jamais plus je n'écrirai ni ne dirai quoi que ce soit contre Pétain. Vous pourrez le répéter à vos amis. »<sup>6</sup>. Son attitude rejoignait celle du colonel Rémy.

Quel malheur que ces hommes, à qui personne n'oserait se mesurer en fait de Résistance, ne soient plus aujourd'hui parmi nous pour dénoncer les trucages d'une certaine histoire et flétrir ceux de nos dirigeants, si haut placés soient-ils, qui se font un piédestal de l'imposture.

Louis GUITARD,  
Avocat honoraire à la Cour d'appel de Paris

NOTES :

(1) Georges Bidault, *D'une résistance à l'autre* (Les Presses du Siècle, 1965).

(2) Henri Poulain, journaliste, ami de Robert Brasillach.

(3) François Mauriac, dans son *Bloc-Notes* du 22 juin 1954, publié dans *L'Express*, avait textuellement écrit :

« Quelqu'un me décrit avec émotion le Georges Bidault qu'il vient de voir, charmant, doux, attendri, pardonnant à ses ennemis, tout en faisant ses paquets - mais il n'imagine pas ce même Bidault à la réunion du groupe M.R.P., tendant les ressorts du piège où il comptait voir l'adversaire se prendre et s'étrangler.

« Ces politiciens appartiennent tous à la même espèce de coqs de combat, mais ils changent de figure selon qu'ils lancent leurs cocoricos sur le cadavre du vaincu - ou que, vaincus eux-mêmes, ils traînent de l'aile, cherchent à se faire plaindre, redeviennent humains.

« Ce serait être bien naïf que d'imaginer les anciens ministres M.R.P. dans la retraite, faisant oraison et se frappant la poitrine, en proie aux Erinnyes du christianisme : le scrupule, le remords, la crainte du jugement et de la réprobation éternelle. Jeparierais qu'à cette minute où j'écris, Georges Bidault cherche tout simplement des champignons - et peut-être plus spécialement la fausse orange, le bolet Satan, le lactaire vénéneux qu'il médite de cuisiner et de servir froids à son successeur du Quai d'Orsay... »

En parlant avec moi, Georges Bidault s'était rappelé cette attaque, sans pouvoir m'en donner de mémoire la date exacte. Il m'était facile de la retrouver et de l'introduire dans notre conversation. Les projets « assassins », que Mauriac lui prêtait à l'égard de Pierre Mendès France, l'avaient aussi particulièrement frappé, comme on le voit par cette remarque : il avait sur le coeur « le bolet Satan et la fausse orange »...

(4) Anne Brassié, *Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur* (Robert Laffont, 1987).

(5) Pierre Pellissier, *Brasillach... le Maudit* (Denoël, 1989).

(6) Claude Adam, *Un autre Georges Bidault*, in *Écrits de Paris*, mars 1983. ■

# SERVICE-LIBRAIRIE

**Commandes:** Association des Amis de Robert Brasillach, case postale 3763, CH - 1211 GENEVE 3. Les prix s'entendent franco de port, sauf occasions. Pour recevoir des *Cahiers* ou des livres, veuillez payer la somme indiquée en précisant votre commande. Pour les occasions, une facture vous parviendra si l'ouvrage est encore disponible. Pour les paiements, suivre les instructions figurant en page une du présent bulletin concernant le règlement des cotisations.

Une mise à jour du service librairie peut être consultée sur notre site [www.brasillach.com](http://www.brasillach.com) où vous trouverez également de nombreux titres neufs ou d'occasion qui ne peuvent trouver leur place ici.

CHF / FRF

## CAHIERS DES ARB

|   |            |
|---|------------|
| N° 1, 2, 3, 13, 24 et 29                              | Epuisés    |
| N° 1 (réédition 2000), 5 à 39 (sauf N° épuisés)       | 25.-/100.- |
| N° 4, 11/12: <i>Hommages à Brasillach</i>             | 50.-/200.- |
| N° 40: <i>50 ans après : spécial hommages</i>         | 30.-/120.- |
| N° 41: <i>Notre Avant-Guerre; Hommage à Me Isorni</i> | 35.-/140.- |
| N° 42: <i>La Conquérante, Histoire du Cinéma</i>      | 30.-/120.- |
| N° 43: <i>Les Quatre Jedis</i>                        | 25.-/100.- |
| N° 44/45: <i>Le sang d'un poète</i>                   | 56.-/230.- |

## LIVRES et REVUES

|  |             |
|--|-------------|
| - <b>Anthologie de la poésie grecque</b> par R. BRASILLACH. Stock 1991, 512 pages  | 26.-/85.-   |
| - <b>Vingt lettres de Robert Brasillach.</b> Lettres inédites, dont une en fac-similé, avant-propos de M. BARDECHE. Ed. ARB, numéroté luxe | 24.-/ 80.-  |
| - <b>Morceaux choisis de Robert Brasillach.</b> Textes rassemblés et présentés par Marie Madeleine MARTIN, Ed. P. Cailler 1949, 398 pages  | 50.-/ 180.- |
| - <b>Robert Brasillach écrivain</b> par Bernard GEORGE. SPL 1992, album relié 23 x 29cm, 75 photos, 96 pages                               | 75.-/300.-  |
| - <b>Fulgur.</b> Roman (Brasillach, Maulnier, Vailland) paru en feuilleton en 1927. Julliard 1992, 370 pages                               | 44.-/ 140.- |
| - <b>La mystique du Fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach</b> par Peter TAME. NEL, 464 pages  | 57.-/ 190.- |
| - <b>Brasillach</b> par Jean MADIRAN. NEL 1985, 258 pages  | 30.-/ 100.- |
| - <b>Je suis partout 1930-1944</b> par Pierre-Marie DIOUDONNAT. La Table Ronde 1987, 472 pages   | 50.-/ 170.- |
| - <b>Corneille</b> par R. BRASILLACH. Fayard 1959, relié, 356 pages, 16 p. d'illustrations hors texte.                                     | 32.-/ 125.- |
| - <b>En marge de Daphnis et Chloé. La journée des absents</b> par BRASILLACH. Altaïr 1983  | 10.-/ 35.-  |
| - <b>Trente-cinq poètes chantent Robert Brasillach.</b> Altaïr 1984, 82 pages  | 12.-/ 40.-  |
| - <b>La Mort en face.</b> Collectif, publications F.B. 1993, nombreuses illustrations, 160 pages   | 45.-/ 160.- |
| - <b>Guide des citations de l'Homme de Droite</b> par Francis BERGERON, 1991, 176 pages  | 18.-/ 60.-  |
| - <b>Guide des grands livres de l'Homme de Droite</b> par Francis BERGERON, 1993, 305 pages  | 35.-/ 120.- |
| - <b>Enquête sur l'Histoire</b> (revue dirigée par D. Venner)  |             |
| N° 6 : <b>L'Age d'Or de la Droite</b>  | 13.-/ 45.-  |
| N° 10 : <b>Les écrivains et la Collaboration 1940-1945</b>   | 13.-/ 45.-  |
| - <b>Léon Degrelle et l'avenir de "REX"</b> par R. BRASILLACH, Le Jeune Européen 1994, 87 pages  | 20.-/ 80.-  |
| - <b>A Fresnes au temps de Robert Brasillach</b> François BRIGNEAU, Mes derniers cahiers   |             |
| 1. <b>La nuit du 16 octobre 1944;</b> 70 pages   | 18.-/ 70.-  |
| 2. <b>Un rude hiver.</b> 1994, 70 pages  | 18.-/ 70.-  |
| 3. <b>Le procès, la mise à mort</b>  | 18.-/ 70.-  |
| - <b>Brasillach... le maudit</b> par Pierre PELLISSIER. Denoël 1989, 454 pages, relié, cahier photos                                       | 45.-/180.-  |
| - <b>Brasillach, l'illusion fasciste</b> par Pascal LOUVRIER. Perrin 1989, 280 pages   | 38.-/145.-  |
| - <b>Notre Avant-Guerre</b> par R. BRASILLACH. Le livre de poche, 1992, 448 pages  | 14.-/ 50.-  |
| - <b>Les Poèmes de Fresnes</b> par R. BRASILLACH. La Table Ronde, 1992, 80 pages   | 24.-/ 80.-  |
| - <b>Poèmes 1944</b> par R. BRASILLACH. Ed. du Nouveau Siècle, 1997, 50 pages  | 20.-/ 80.-  |

|   |             |
|---|-------------|
| - <b>Le Voleur d'étincelles</b> par R. BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1995, 160 pages   | 28.-/ 100.- |
| - <b>Histoire de la Guerre d'Espagne</b> par R. BRASILLACH et M. BARDECHE. G. de Bouillon 1995, 412 pages   | 50.-/ 180.- |
| - <b>Le Marchand d'Oiseaux</b> par R. BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1995, 151 pages  | 28.-/ 100.- |
| - <b>Les Sept Couleurs</b> par R. BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1995, 189 pages  | 28.-/ 100.- |
| - <b>Bérénice</b> par R. BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1995,   | 26.-/ 89.-  |
| - <b>La Conquérante</b> par R. BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1997, 296 pages   | 45.-/170.-  |
| - <b>Le romantisme de la jeunesse chez R. Brasillach</b> par Ginette GUITARD-AUVISTE, 12 pages, fac-simile d'un article paru dans <i>Ecrits de Paris</i> , février 1969 | 6.-/ 24.-   |

## OCCASIONS

|   |                    |
|---|--------------------|
| - <b>Cahiers ARB N° 11/12</b> (sur Auvergne)  | 225.-/ 900.-       |
| - <b>Cahiers ARB N° 1 à 4</b> reliés en 1 volume  | 300.-/ 1'200.-     |
| - <b>Cahiers ARB N° 1 à 20</b> reliés en 6 vol.   | 700.-/ 2'800.-     |
| - <b>Cahiers ARB N° 1, 2, 3, 13, 24 et 29</b>   | le n° 100.-/ 400.- |
| - <b>Lettre à François Mauriac</b> par M. BARDECHE. La Pensée Libre 1947, 195 pages, dos abimé  | 25.-/ 100.-        |
| - <b>L'enfant de la nuit</b> par R. BRASILLACH. Librairie Plon 1934, 255 pages  | 40.-/ 160.-        |
| - <b>Un écrivain nommé Brasillach</b> par René PELLEGRIN, préface de Pierre Favre. C.E.N. 1965, 109 pages   | 70.-/ 280.-        |
| - <b>Suzanne et le taudis</b> par Maurice BARDECHE. Plon 1957, 222 pages  | 40.-/ 160.-        |
| - <b>Les non-conformistes des années 30</b> par Loubet del Baye. Seuil 1969, 498 pages  | 40.-/ 160.-        |
| - <b>La Droite buissonnière</b> par Pol VANDROMME. Les Sept Couleurs 1960, 254 pages  | 40.-/ 160.-        |
| - <b>Le Marchand d'Oiseaux</b> par R. BRASILLACH. Le Livre de Poche 1974, 255 pages   | 15.-/ 60.-         |
| - <b>Comme le temps passe</b> par R. BRASILLACH. Presses Pocket 1978, 377 pages   | 15.-/ 60.-         |
| - <b>Lettre à un soldat de la classe 60</b> suivi de <b>Textes écrits en prison</b> par BRASILLACH. Les Sept Couleurs 1960, 141 p.                                | 50.-/ 200.-        |
| - <b>Histoire du Cinéma</b> par M. BARDECHE et R. BRASILLACH. André Martel 1948, 572 p., photos n./b.   | 125.-/ 500.-       |
| - <b>Chénier</b> par R. BRASILLACH. La Pensée Française 1947, 57 pages  | 40.-/ 160.-        |
| - <b>La Conquérante</b> par Robert BRASILLACH. Club du Livre du mois 1953, 344 pages  | 30.-/ 120.-        |
| - <b>Poèmes</b> de R. BRASILLACH. Balzac 1944, 70 pages   | 60.-/ 240.-        |
| - <b>Poèmes de Fresnes</b> par R. BRASILLACH. Les Sept Couleurs 1949, 76 pages (non coupé)  | 35.-/ 140.-        |
| - <b>Bérénice</b> par R. BRASILLACH. Les Sept Couleurs 1954, 177 pages  | 60.-/ 240.-        |
| - <b>Domrémy</b> par R. BRASILLACH. Les Sept Couleurs 1961, 261 pages   | 50.-/ 200.-        |
| - <b>Oeuvres complètes de Robert Brasillach.</b> Club de l'Honnête Homme, 1964, 12 vol., 8000 p., dont 900 chroniques quasi inédites et 70 doc. hors textes rares | 1'500.-/ 6'000.-   |

## DIVERS

|  |             |
|--|-------------|
| - <b>Poèmes de Fresnes</b> dits par Pierre Fresnay. CD   | 30.-/ 120.- |
| Cassette ou 33 t.  | 25.-/ 100.- |
| - <b>Stylo Navigator</b> bleu roi en métal : "Il fallait bien garder l'honneur. Robert Brasillach 1909 - 1945" | 15.-/ 60.-  |
| - <b>Stylo Galaxy</b> bleu métallisé : "Association des Amis de Robert Brasillach 1948 - 1998"                 | 15.-/ 60.-  |
| - <b>Lo-Cicero chante Brasillach.</b> cassette   | 25.-/ 90.-  |
| - <b>Carte postale</b> , portrait de R. Brasillach   | 1.50/ 6.-   |
| - <b>Sérigraphie</b> , portrait de R. Brasillach, 20 x 27 cm   | 12.-/ 40.-  |
| - <b>Il s'appelait Robert - Le 6 février place de la Concorde.</b> Reconquête-Vidéo 1995, 25 min.              | 25.-/ 100.- |
| - <b>Badge</b> : Photo de Brasillach (3 cm)  | 5.-/ 20.-   |
| - <b>Le Docteur Merlin chante Robert Brasillach.</b> CD  |             |
| Mon pays me fait mal; Aux morts de février;  |             |
| Le Camarade; Bijoux; Le Jugement des Juges.  | 28.-/ 110.- |